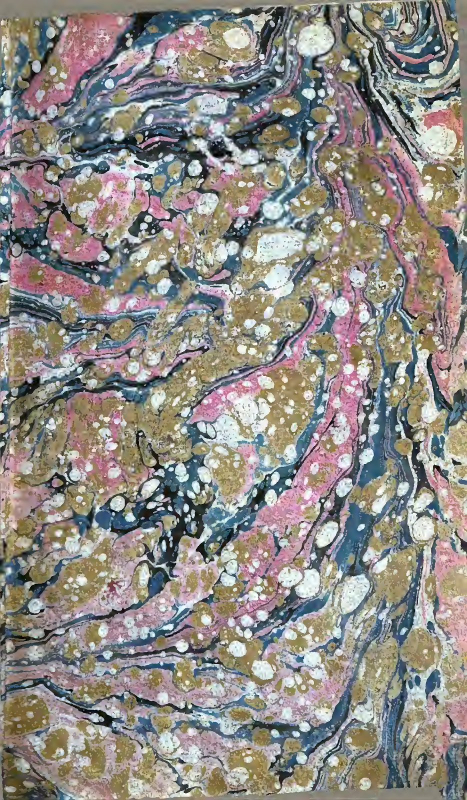
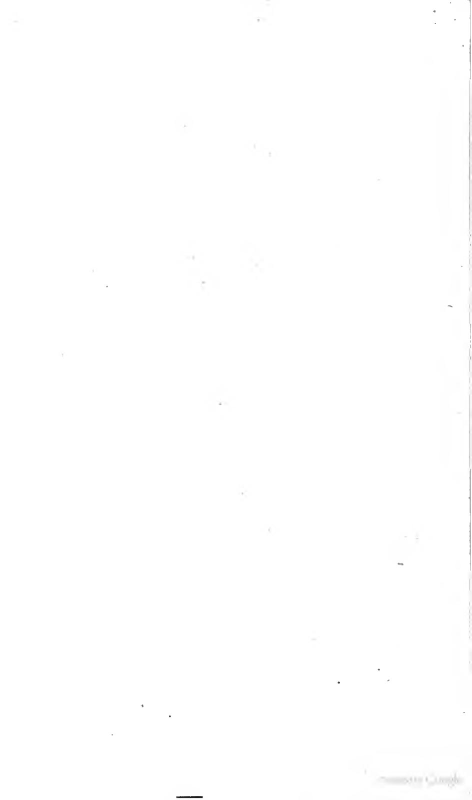

- PALLI





POÉSIES

DE

MR F. HINARD.

POÉSIES

FUGITIVES

DE M. F. HINARD,

Membre de l'Athenée de Toulouse, Associé Correspondant de la Société des Sciences et Arts de Montauban, et de plusieurs autres Sociétés littéraires.



A PARIS,

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

AN XII. — 1804.

ÉPITRE DEDICATOIRE

AU GÉNÉRAL MURAT,

GOUVERNEUR DE PARIS.

MONSIEUR,

J'ÉTAIS votre Condisciple dans ces lieux où CLÉMENCE ISAURE a si long-tems distribué des palmes au talent ; je vous y ai vu applaudir aux Productions des favoris des Muses. Je me rappelle encore avec plaisir ce tems heureux : enhardi par ce souvenir, je vous offre aujourd'hui le fruit de mes Travaux littéraires ;

daignez en accepter l'hommage. Je serais satisfait si mes Vers pouvaient charmer quelquefois les loisirs du Guerrier à qui je les dédie.

Je vous salue avec respect.

F. HINARD.

POÉSIES
FUGITIVES
DE M. F. HINARD.

LE CHOIX MÉRITÉ.

A MADAME MURAT (*).

Les Dieux, comme les hommes,
Sont légers, inconstans;
Ils sont, comme nous sommes,
Traîtres à leurs sermens.
Autrefois, par prudence,
Ils bannirent du Ciel
Tous les Maux; l'Inconstance

(*) Marie-Annonciade Bonaparte, épouse du général Murat.

Eut seule, et sans appel,
Pardon universel.
On fit plus : l'assemblée
Que présidait Jupin,
Détermina d'emblée,
Qu'elle serait de droit divin;
Que conséquemment son empire
S'étendrait, sans distinction,
Sur tout ce qui respire.

On devine assez la raison
Qui fit prendre au Dieu du tonnerre
Une telle décision.
Bref, pour elle alors sur la terre
On vit, ainsi que dans les cieux,
S'élever temples et chapelles,
Où l'homme, les Dieux et les belles,
A la Déesse offraient leurs vœux.
Enfin, tant et tant ils prièrent,
Que tout principe ils renversèrent :
Bientôt les cœurs les plus unis
Rompirent, brisèrent leurs chaînes;
On divinisa leurs fredaines,
Et les Amours furent bannis.

On n'encensa que l'Inconstance,
Et l'on ne vit que papillons
Voltigeant dans tous les salons
Avec la même indifférence.

Dans ce désordre universel,
Les Dieux, très-fatigués des Grâces,
Rendirent arrêt solennel
Qui les frappa de leurs disgraces.
Mercure, par le même arrêt,
Eut ordre de courir le Monde,
Et de leur choisir, dans sa ronde,
De beautés un trio parfait,
Qui, sans blesser, ternir leur gloire,
Pût effacer de leur mémoire
Celui que leur vœu rejetait.

Le messager à tire d'aile
Part, et vole de belle en belle,
Jaloux, dans cette occasion,
De bien remplir sa mission.
Instruite par la Renommée
(Et, dans le fond du cœur, charmée
De cette révolution),

On vit sur tous les points du globe
Mainte femme à prétention
Etáler sa plus belle robe,
Et se chiffonner de façon
A mériter l'attention
De l'envoyé de l'Empirée,
Ne paraissant dans un salon,
Sans s'être mille fois mirée,

Mais Marie, en un tel concours
D'extravagance et de folie,
Conserva cette modestie
Qui sur ses pas fixa toujours
Les Jeux, les Ris et les Amours.
Une rose était sa parure,
Et sa compagne la Candeur;
Sans art elle plut à Mercure;
Sans art la beauté gagne un cœur.
Déjà sur l'aile de Zéphire
Marie a traversé les airs;
Les souverains de l'Univers
La reçoivent dans leur Empire :
Sa grande douceur, son sourire,
Embrasent bientôt tous les cœurs;

Et, dans leur amoureux délire,
Ils la couronnent tous de fleurs.
Et, pour établir sa puissance,
Ils abjurèrent leurs erreurs
En chassant du ciel l'Inconstance.

L'AMOUR FIXÉ.

A JUSTINE.

AIR : **Je suis encor dans mon printems.**

Des fredaines de Cupidon
Un jour Vénus fut informée ;
Elle manda ce Dieu fripon
Devant sa cour fort alarmée :
Il fallait enfin corriger
Un fils, un fils toujours léger.

L'enfant ailé, pâle et tremblant,
Parut devant l'Aréopage ;

On le gronda sévèrement ;
On l'appela cruel, volage :
Il fallait enfin corriger
Un fils, un fils toujours léger.

On lui prit son arc, son bandeau,
Et ses flèches furent brisées.
Dieux ! qu'Amour alors était beau !
Les Grâces sont déconcertées :
Mais il fallait bien corriger
Un fils, un fils toujours léger.

Pardonnez-moi, leur dit l'Amour,
Ouvrant une bouche enfantine ;
Je vais me fixer, dès ce jour,
Auprès de l'aimable Justine :
Elle peut seule corriger
Un Dieu (*bis.*) d'être léger.

EPITRE

AUX TOURTERELLES

DE SOPHIE.

Heureux oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans,
Que j'aimerais les beaux instans
Que vous passez près de Sophie !
Votre esclavage est bien plus doux
Que cette liberté ravie
Dont vous jouissiez loin de nous.
Pourriez-vous regretter encore
Ces vallons fleuris, ces berceaux
Dont le timide amant de Flore
Caresse les naissans rameaux?
Asiles aimés de Glicère,

Lorsque loin du bruit des jaloux,
Elle entretient sur la fougère
L'objet qu'elle veut pour époux;
Ici vous n'aurez plus à craindre
Les traîtres filets du chasseur.
L'épervier, oiseau destructeur,
N'y viendra jamais vous contraindre
D'abandonner à ses désirs
Votre chère et tendre nichée;
Par Sophie elle est protégée,
Et seule charme ses loisirs.
Heureux oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans,
Que j'aimerais les beaux instans
Que vous passez près de Sophie!

Vous n'entendrez plus le serin
Chanter les amours des bergères,
Ni des bois les Nymphes légères
Celles du folâtre Sylvain:
Mais quelle douce mélodie
Succède à leurs rustiques chants!
Est-il de plus nobles accens
Que ceux de la jeune Sophie?

Quelle heureuse captivité !
Sans doute une Divinité
Vous a ménagé cet asile ;
Jouissez-y d'un sort tranquille.
Sous l'empire des Ris, des Jeux,
Pourriez-vous vivre malheureux ?
Petits oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans,
Que j'aimerais les beaux instans
Que vous passez près de Sophie !

Toujours attentive à prévoir
Ce qui peut alléger vos chaînes,
Si tôt que l'étoile du soir
Du laboureur suspend les peines,
De Flore elle court les bosquets ;
Et des fleurs cueillant les plus belles,
C'est pour vous, jeunes tourterelles,
Que je viens former ces bouquets,
Dit-elle : enlacés en guirlandes,
J'en ornerai votre séjour ;
Sous leurs festons, au Dieu d'amour
Vous présenterez vos offrandes.
Elle dit : et d'un pas léger

Quittant les prés de l'Héritage (*),
Que les Dieux semblent protéger,
Elle va de votre esclavage,
Et par ses soins et ses présens,
Vous faire chérir les momens.
Heureux oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans;
Que j'aimerais les beaux instans
Que vous passez près de Sophie!

L'onde fraîche d'un clair ruisseau,
Qui tombe avec un doux murmure
Du sommet pierreux d'un côteau
Sur un lit naissant de verdure,
Et fuit sous le prochain berceau,
Ne calme plus la soif pressante
Qu'excite en vous un jour d'été:
Votre geolière bienfaisante
Munit cet asile enchanté,
D'une onde aussi fraîche, aussi pure
Que celle où l'aimable Doris

(*) Maison de campagne de M. D. . . . ., oncle et protecteur de Sophie.

Vient au réveil de la nature,
Mêler et la rose et le lis
A des grâces toujours nouvelles
Qu'Amour couronne de ses ailes.
Vous n'y manquerez point de grains,
Vous en aurez de toute espèce;
Son amour pour vous, sa tendresse,
Veillent à vos heureux destins.
Charmans oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans,
Que j'aimerais les beaux instans
Que vous passez près de Sophie!

Si, comme vous, les Dieux puissans
M'eussent fait naître tourterelle,
J'aurais consacré mes momens
A vivre content auprès d'elle;
Et sensible à tous ses bienfaits,
Que je chérirais ma volière!
J'y voudrais finir ma carrière,
Et mes vœux seraient satisfaits.
Quel bonheur plus digne d'envie!
Mes jours, tissus par les plaisirs,
Portant dans mon ame ravie

Et l'alégresse et les désirs,
Finiraient aux yeux de Sophie!
Fidelles et tendres oiseaux,
Que je fêterais en silence
Ces lieux si chers à l'innocence,
Où vous coulez des jours si beaux!
Tantôt sur sa gorge naissante,
Doucement je voltigerais;
Tantôt sous sa main caressante,
Pour m'échapper je m'ébattrais.
Alors de sa bouche enfantine,
Où l'amour se joue et badine,
Je recevrais mille baisers.
Doux momens! mais trop passagers!
Dieux! où m'emporte le délire!
Le bonheur n'est fait que pour vous:
Le sort, de mes plaisirs jaloux,
Vous a mis seuls sous son empire.
Heureux oiseaux, troupe chérie,
Image des tendres amans,
Je ne peux qu'aimer les instans
Que vous passez près de Sophie!

LA RECONNAISSANCE.

IDYLLE.

Taisez-vous tendres oiseaux,
Cessez votre ramage,
La reine de ce bocage
Repose sous ces berceaux.
Et vous, limpides ruisseaux,
Suspendez votre murmure;
Plus doucement, sous la verdure,
Roulez le cristal de vos eaux.
Zéphirs, de vos douces haleines,
N'agitez plus les arbrisseaux
Qui couronnent ces fontaines;
Volez sur ces rians côteaux,
Et d'une aile légère
Rapportez à ma bergère,
Pour flatter son repos,
Les parfums qu'on y respire:

Sa bouche, d'un doux sourire
M'a promis la fin de mes maux.

EPITRE

A LAURE.

Toi que les Grâces et les Ris
Suivent toujours comme leur mère,
Toi que par tout chacun révère
Comme une nouvelle Cypris,
Honore ma Muse légère
D'un de ces regards bienfaisans
Qui trahissent ton air sévère,
Et t'entourent de mille amans.
Elle accorde pour toi ma lyre,
Dans les transports qu'elle m'inspire
Tout retentira de mes chants.
Déjà la bergère attentive,
Pour apprendre mes airs nouveaux,

Cherche l'ombrage des berceaux,
Auprès d'une onde fugitive.
Déjà son amoureux berger
Suspend son chalumeau léger,
Aux branches d'un antique chêne.
Le Zéphir retient son haleine :
Sur les prés émaillés de fleurs,
Les eaux ralentissant leur course,
Semblent présager les douceurs
Dont tu seras l'unique source ;
Et l'écho fidelle à son tour
N'instruit plus les bois d'alentour,
Des jeux innocens du village ;
Tout se tait, des tendres oiseaux
On n'entend plus le ramage ;
Et même les jeunes agneaux
Qu'on voit bondir sur la fougère,
Sans bêlemens cherchent leur mère.
Ouï, bientôt ces êtres divers,
Laure de tous les cœurs chérie,
Emus par mes nobles concerts,
De plaisir répétant mes vers,
Feront le charme de la vie.
Voilà l'hommage que mon cœur

Ne peut s'empêcher de te rendre.
De t'aimer comment se défendre?
Sous tes pas naît le vrai bonheur.

L'HEUREUSE MÉPRISE.

AIR : O toi qui n'eût jamais dû naître.

L'AMOUR avait perdu sa mère;
A son ordre les Ris, les Jeux,
Pour la trouver quittent Cythère,
Des vrais plaisirs séjour heureux.
Quelle tristesse!
Quelle détresse!
C'est en vain qu'ils cherchent Cypris,
Cette Déesse,
Avec adresse,
Fuit l'ambassade de son fils.

ILS allaient bientôt, sans leur reine,
Revenir auprès de l'Amour,

Quand Laure, en ces lieux souveraine,
Captiva leurs sens tour à tour.
C'est Vénus même!
Bonheur suprême!
Ah! vite enchaînons-la de fleurs,
Et de Cythère,
Sous le mystère,
Courons pour essuyer les pleurs.

Le Dieu qui régit la nature,
Surpris de voir tant de beauté,
En souriant de l'aventure,
De la méprise est enchanté.
Et puis ordonne
Qu'on la couronne
En présence de ses sujets;
De Cythérée,
Las! égarée,
Elle est le plus beau des portraits.

L'INTÉRÊT.

IDYLLE.

Sur ta bouche enfantine
Laisse moi, disais-je à Rosine,
Cueillir un baiser amoureux.
L'autre jour au village
Elle le promit à mes vœux
Si je cessais d'être volage;
J'ai voulu devenir heureux :
Je ne le suis plus, je le jure;
Pourrais-tu me le refuser
Sans devenir parjure?
Et puis pour un baiser,
Faut-il être sévère!
Le refus, loin de m'appaiser,
Ne sert qu'à m'embraser,
Et peut me rendre téméraire.
Alors ma Rosine sourit,

Reçois, dit-elle avec tendresse,
Le baiser que mon cœur promit;
Et pour couronner ma promesse,
Quand j'aurai satisfait
Tu prendras aussi l'intérêt.

CANTATE

SUR LE MARIAGE

DE M.lle DE P***.

UNE VOIX.

Quels sublimes concerts
De toutes parts se font entendre!
Quels doux accords frappent les airs!
Quel charme ici vient nous surprendre!

LE CHOEUR.

De Jenny l'hymen est vainqueur.

Unissons-nous à cette fête,
Rendons sa victoire parfaite :
Son triomphe est notre bonheur.

UNE VOIX.

Pars, Iris, d'une aile légère,
Quitte la demeure des Dieux,
Et vole annoncer à Cythère
Le plaisir qui règne en ces lieux.
Qu'à ta voix la troupe enfantine
Des Jeux, des Grâces et des Ris,
Abandonne la cour badine
De l'aimable Cypris.

LE CHOEUR.

De Jenny l'hymen, etc.

UNE VOIX.

Amour, quitte aussi ton empire,
Viens serrer les nœuds les plus doux :
En faveur de ces deux époux,
Au tendre Hymen daigne sourire.

LE CHOEUR.

De Jenny, l'hymen, etc.

LE CHOEUR.

Veille, Amour, à leur destinée,
Sois sensible à nos vœux;
Et que de myrtes amoureux
Leur tête couronnée,
Prouve qu'hymen n'est pas toujours
Le tombeau des Amours.

DUO.

Veille, Amour, à leur destinée,
Sois sensible à nos vœux,
Et que de myrtes amoureux
Leur tête soit couronnée.

LE CHOEUR.

De Jenny, l'hymen, etc.

EPITRE

A M. SOLATGES.

Aimable ami de Terpsichore,
Dont l'esprit et l'enjoûment
De nos cercles font l'ornement,
De ma muse très-jeune encore
Daigne lire les faibles vers.
Elle fuit pour toi les campagnes
Où dans des vallons toujours verts,
Où sur le penchant des montagnes
Elle répétait des oiseaux
Les chansons amoureuses,
Où charmait aux bords des ruisseaux,
Les timides Nymphes des eaux.
Sylvains qui les rendez heureuses,
Et vous bosquets silencieux,
Asile des Zéphirs volages,
Recevez mes derniers adieux;

Je n'irai plus sous vos ombrages,
Vieux chênes, antiques ormeaux,
Unir les doux sons de ma lyre
Au murmure des ruisseaux.
Vous avez beau me sourire,
Belles Nymphes des forêts,
Votre séjour ni ces guérets
N'ont plus rien qui m'enchante.
Il est un mortel fortuné,
Par les Amours couronné,
Qu'Apollon veut que je chante.
Heureux! Solatges, si mes vers
Pouvaient, dans tout l'univers,
Eterniser ta mémoire!
Tels sont les vœux de mon cœur;
Fils d'un père (*) né pour la gloire,
Tu naquis pour notre bonheur.

Aux champs ainsi qu'à la ville
Tu prodigues tes bienfaits.
Par tout, dans tes bras satisfaits,
L'indigent trouve un asile;

(*) Ancien Maréchal des camps.

Du trépas qui le menaçait
 Tes dons dissipent la crainte,
Et bientôt le plaisir paraît
Où la douleur était empreinte,
Où siégeait la Nécessité,
Au teint pâle, au regard sauvage,
 Fille de la Pauvreté.
 Ami sincère du sage,
 Tu fuis le souffle empesté
 De la haine et de l'envie,
 Passant les jours de ta vie
Au sein de la tranquillité.
Ton goût pour la littérature
 Sait partager tes momens
 Entre Voltaire et Voiture.
En te montrant ses agrémens,
Buffon t'instruit sur la nature,
 Et Montesquieu sur les lois,
Que tu négliges quelquefois
 Pour le charmant Lafontaine,
 Qu'on estimera toujours
 Plus que Lafare et Grécourt,
Que la jeunesse, folle et vaine,
 Va feuilletant chaque jour.

Tu joins l'agréable à l'utile;
Théophraste, Imbert et Delille,
En variant tes plaisirs,
Charment aussi tes loisirs.

Ennemi de la flatterie,
Tu te ris, mais sagement,
De ces hommes dont la folie
Maîtrise le sentiment.
L'on ne te voit point dans le monde,
Par esprit de fatuité,
Troubler la société
Que l'amitié lie et seconde:
En homme droit et vertueux,
Du vice tu sapes l'empire;
Et loin du bruit et des fâcheux,
Tu maudis l'art de médire.

Ainsi, coulant tes jours
Eloigné du faste des cours,
Tu ne brigues point le suffrage
D'un courtisan vil et trompeur,
Dont le dangereux langage
N'est pas le langage du cœur;

Vivre content et sans envie,
Rendre tes amis heureux,
Voilà ta philosophie,
Voilà quels sont tes vœux.

Puisse ton charmant caractère
Devenir héréditaire
A tes aimables enfans!
Puissent-ils, d'âge en âge,
Mériter le juste hommage
Que l'homme doit aux sentimens!

INVITATION A L'AMOUR.

AIR : Je vous aime belle Thémire.

Aimons-nous, ma chère Constance,
Notre âge est celui des amours.
De nos cœurs chassons l'inconstance,
Jurons de nous aimer toujours!

Hélas ! quand la froide vieillesse
Nous fera subir ses rigueurs,
Des courts plaisirs de la jeunesse
Nous regretterons les douceurs.

Que nos bouches, sans cesse unies,
Interprètent nos sentimens.
Amalgamons ainsi nos vies
Pour en charmer tous les instans.
D'Amours une troupe légère
Viendra bientôt nous couronner :
Lorsqu'un cœur est tendre et sincère,
Ils ne sauraient l'abandonner.

Viens : imitons deux tourterelles,
Quand, dans leurs amoureux transports,
On les voit, confondant leurs ailes,
Tâcher de ne faire qu'un corps.
Soyons jaloux de leurs tendresses,
Et donnons-nous tant de baisers,
Que les Dieux même et les Déesses,
Imitent nos jeux passagers !

A JULIE,

En lui renvoyant une petite Chienne qu'elle m'avait donnée, et qu'elle désirait que je lui rendisse.

Soumis à tes moindres désirs,
Je m'empresse, aimable Julie,
De me priver de mes plaisirs
Pour satisfaire ton envie.
A t'obéir je trouve mon bonheur.
Chaque mortel à sa philosophie,
Et suit le penchant de son cœur.
Ainsi cédant à la manie
Dont il se voit environné,
Mon cœur au tien est enchaîné;
En te renvoyant Zéphirine,
Sans doute on va me croire fou;
Mais quelque nom qu'on me destine,
Il me sera toujours bien doux
De pouvoir te servir sans cesse.

Va donc auprès de ta maîtresse,
Objet de mes amusemens,
Et par quelque tendre caresse
Fais lui part de mes sentimens :
Mais qu'à tes jeux elle comprenne
Que malgré tous les agrémens
Qui viendront charmer tes momens,
Tu ne m'as quitté qu'avec peine.

EPITRE

A MADAME LAMBERT.

Que l'homme pense follement
De compter sur ce qu'il possède !
Contre le sort il lutte vainement,
A ses décrets il faut toujours qu'il cède.

Insensible aux traits de l'Amour,
Je vivais dans l'indifférence ;
Ma muse chantait tour à tour

Et le bonheur et l'innocence
Qui des bergers embellit le séjour.
Je préférais leurs demeures tranquilles
Au tumulte bruyant des villes,
Où dans leurs superbes palais,
Les Grands plongés dans la molesse,
Ne surent résister jamais
Au cri du vice qui les presse.
Tantôt errant seul au milieu des bois,
Tantôt assis aux bords d'une onde pure,
Je contemplais la prodigue nature
Et je tâchais d'approfondir ses lois.
Combien d'objets récréaient ma pensée.
Ici mille petits oiseaux
Unissaient leur voix cadencée
Au tendre murmure des eaux;
Et plus loin, de fleurs embellie,
Je respirais avec plaisir
Les doux parfums d'une vaste prairie
Que mollement agitait le Zéphir.
J'admirais jusqu'au plus vil être,
Un papillon, des insectes rampans.
Souvent une grotte champêtre
M'offrait un éternel printems,

Où des chasseurs en ambuscade,
A l'abri des feux du soleil,
Se livraient par fois au sommeil,
Au bruit lointain d'une cascade;
Souvent encor, vers le déclin du jour,
Je rencontrais une aimable bergère
Que caressait le Dieu d'amour,
La ramenant à sa chaumière:
Pendant qu'un jeune laboureur,
Libre de soucis et d'envie,
Revenait, couvert de sueur,
Auprès d'une épouse chérie.
Emu d'un spectacle si beau,
Alors je reprenais ma lyre;
Et dans le transport du délire,
De ces objets je traçais le tableau.
Les vieux Sylvains et les Faunes timides,
A mes chansons unissaient leurs concerts;
Tandis qu'auprès de leurs palais humides,
Ou sous le dais de quelques chênes verts,
Un essaim de jeunes Naïades,
Avec la troupe des Drïades,
A l'écho répétaient mes vers.
Trop aimable et belle Eugénie,

Fidelle image du bonheur!
Telle était ma philosophie
Lorsque je possédais mon cœur.
Mais enchaîné sous les lois de Cythère;
Je suis maintenant leur séjour,
J'adresse mes chants à l'Amour,
Et vous reconnais pour sa mère.
Daignez sourire à mes accens,
J'ose vous en offrir l'hommage,
Recevez-le comme le gage
De mes plus tendres sentimens.

LA FRANCE SAUVÉE,

OU

LE RETOUR DE BONAPARTE (*).

Aux branches d'un antique chêne
J'avais suspendu mon hautbois;

(*) Le retour d'Egypte.

Je fuyais les bords d'Hippocrene,
Du Pinde j'oubliais les lois.
Seul, tranquille, au milieu des bois
Dont ma demeure est embellie,
J'ai vu, sans nulle jalousie,
Le sort distribuer ses choix.
Telle était mon indifférence,
Que je voyais, sans m'émouvoir,
L'honnête homme dans l'indigence;
Tandis qu'au sein de l'opulence,
Et revêtu d'un grand pouvoir,
Le vice, que l'orgueil encense,
Foulant aux pieds vertus, talens,
Commandait avec insolence,
Et divinisait les tyrans.

Mais que pouvais-je, ô ma patrie!
Contre de si noirs attentats?
Sur-tout lorsque des scélérats
La horde cannibale, impie,
Assassinant au nom des lois,
Avait pour garans de ses crimes,
Des hommes qui, tout à la fois,
Notaient le nombre des victimes,

Et se présentaient pour bourreaux!
Pouvais-je, voyant les abîmes
Qu'en tous lieux creusaient tant de maux,
Diriger ma marche craintive
Vers cet asile révéré,
Où jadis mon cœur ulcéré
Pleura sa bergère naïve,
Et reprendre ce chalumeau
Qui jusqu'alors n'avait su rendre
Que des sons doux et qu'un air tendre,
Pour lui faire dire à l'écho
Toutes les horreurs dont la France
Sans chefs, sans lois et sans finance,
Soutint si long-tems le fardeau?
J'attendais un tems plus prospère
Pour tracer le sanglant fléau
Qui fit du pays le plus beau
Un triste et vaste cimetière!

Cependant de la Liberté
Le sublime et profond génie
Contemplait d'un œil attristé
Cette nouvelle tyrannie:
Des Français qu'il aima toujours,

Malgré les écarts sacriléges,
Il veut encor charmer les jours,
Les sauver de leurs propres piéges.

Il conçoit : et fendant les airs,
Il franchit d'une aile rapide
La vaste région des mers ;
Pour rendre aux Français leur égide,
Un juste et puissant protecteur
A ma Muse encore timide,
Au Monde un pacificateur.

O Bonaparte ! ta présence
A fait renaître dans mon cœur,
De la paix la douce espérance !
La paix ! Déesse que j'encense,
Source pure du vrai bonheur,
Ah ! ne crains plus la renaissance
De ce système destructeur
Qui prolongea notre existence
Dans les abîmes du malheur ?
De l'Etat, une main hardie
Vient de saisir le gouvernail.
Elle sauvera la patrie ;

Ainsi qu'Eglé dans la prairie
Des fleurs foule à ses pieds l'émail,
Elle écrasera l'anarchie,
Sous laquelle, hélas! tout languit;
Ou plutôt, ainsi que l'aurore
Chasse les ombres de la nuit,
Ainsi des Français qu'elle adore,
Elle écartera pour jamais
Tous les maux qui pourraient encore
Eloigner de nous tes bienfaits.
Tu vas régner avec empire
Sur le sol de la liberté,
D'où l'ignorance et le délire,
Par un excès de cruauté,
Etouffaient jusqu'à ton sourire.
Ils sont passés ces jours affreux,
Ce tems d'éternelles alarmes,
Où la vertu fondant en larmes,
Osait à peine vers les cieux
Lever sa débile paupière;
Par tout le deuil et la misère
S'offraient tristement à ses yeux.
La France n'est plus asservie,
Bonaparte brisa ses fers;

Nous gémissions sur nos revers,
Et lui craignait pour sa patrie !
Aussi vît-on, quand il parut,
Aux sanglots succéder les fêtes,
Et dans leurs infames retraites,
Les brigands chercher leur salut.
L'antre du crime et de l'envie,
D'où s'élançaient avec furie
L'exil, les poignards et la mort,
N'existait plus. Avec effort
La raison, ce flambeau sublime,
Avait pour toujours renversé
L'autel par le meurtre dressé,
Où trop souvent de la victime
Le cœur innocent fut percé
Par son ami le plus intime.

Les Arts avec sécurité
Ont déjà repris leur empire ;
Le colon n'est plus attristé.
Autour de lui tout ne respire
Qu'amour du travail, que gaîté ;
Sans crainte il voit dans la prairie
Errer ses immenses troupeaux,

Tandis qu'à l'ombre des berceaux
Qui bordent la rive fleurie
De mille agréables ruisseaux,
La bergère douce et timide
Répète le chant des oiseaux,
Ou bien redemande aux échos,
De larmes l'œil encor humide,
Son berger, l'ami de son cœur,
Que les dangers de la patrie
Firent voler en Italie,
Sous les drapeaux de son vainqueur.

Encor un jour, belle Zélie,
Et ton amant contre son sein
Pressera sa fidelle amie!
Couronnés par un doux hymen,
Loin du tumulte et de l'envie,
Vous coulerez des jours heureux;
Pourriez-vous former d'autres vœux?
Est-il une plus douce vie?

Heureux époux! loin des hameaux
Un sujet bien plus grand m'appelle;
J'aspire à la gloire immortelle

De chanter le jeune héros
Dont le courage magnanime
Affrontant mille fois la mort,
Saisit sur les bords de l'abîme
La liberté, qu'avec transport
Il rend à la France étonnée.
Je veux transmettre à nos neveux
Cette mémorable journée;
Comme nous, ils diront aux Dieux :
Veillez sur notre destinée!
Pour toujours écartez de nous
Des tyrans la horde effrénée:
Vivre libre est le cri de tous.

A JENNY,

Sur ce qu'elle affectait un air sérieux.

Qu'EST devenu cet enjoûment
Qui fut toujours votre partage?

Parlez-nous sans déguisement :
Jenny, voudriez-vous, à votre âge,
Paraître penser mûrement,
Et renoncer au badinage ?
Si tel est votre sentiment,
La métamorphose est très-sage,
Et j'applaudis au changement.
Mais si votre cœur, peu content,
A changé seul votre langage
Et vous donne un ton imposant,
Moi, qui voudrais votre avantage,
Vous conseille, en homme prudent,
D'être encor quelque tems volage.

LE RENARD PÉNITENT.

FABLE.

Un vieux Renard, la terreur des poulets,
Sur la fin de sa carrière,
Voulant en quelque manière

Réparer tous ses forfaits,
Jura, dans sa retraite obscure,
Que poularde ni chapon,
Même le plus petit oison,
Ne seraient plus sa nourriture.
Voilà donc messire Renard,
Le cœur navré de repentance,
Ne croquant plus ni poulet ni canard,
Qui se voue à la pénitence :
Le bruit même, à ce qu'on dit,
Aux environs s'en répandit.
Poulets alors n'étaient pas si timides ;
Les coqs paraissaient au grand jour ;
Sans trouble ils faisaient l'amour,
Et triomphaient en vrais Alcides.
Mais très-court fut leur bonheur ;
Car le Renard, bientôt las d'abstinence,
Et surpris de sa maigreur,
Voulant finir sa pénitence,
Fut sur ce point d'importance
Consulter un vieux Docteur :
C'était un excellent casuiste,
Déjà du fait informé,
Chez les Renards très-estimé,

Quoiqu'il fût un grand Janséniste.
Compliment fait, et le cas discuté,
Le Docteur gravement décide
Qu'il pouvait, à sa volonté,
De son vœu trop rigide
Changer la disposition,
Appuyant sa décision,
Que le client trouva très-bonne,
Sur maints décrets de la Sorbonne.
Dès lors le Renard pénitent
Voulut changer de conduite,
Et redevint plus gourmand
Qu'il ne l'était auparavant,
Promettant bien que dans la suite
Il ferait des vœux rarement.
A mon avis, c'est agir sagement.

A M.lle THÉRÈSE H****,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Te bien aimer, ô ma chère Zélie !

De la Vertu c'est aujourd'hui la fête;
Pour l'embellir ne cherchons pas des fleurs;
Car des bouquets la rendraient moins parfaite
Que ne fera l'hommage de nos cœurs.

On voit les fleurs se faner sur leur tige,
Et s'effeuiller avant la fin du jour;
Leur existence est souvent un prestige
Que je compare aux transports de l'amour.

Si, dans un jour, on voit mourir la rose,
Faut à Thérèse un don bien plus certain:
Que sur nos vœux son bonheur repose;
S'ils sont remplis, quel plus heureux destin!

RÉSOLUTION.

Oui, maman, je veux fuir l'Amour;
Cet enfant cause trop de peines;
Il me désole nuit et jour :
Oui, maman, je veux fuir l'Amour.
Lycas, que j'aimais sans détour,
Vient de briser ses chaînes :
Oui, maman, je veux fuir l'Amour;
Cet enfant cause trop de peines.

Pour être heureux il faut aimer,
Me disait Lycas, d'un air tendre;
Laissez-vous enfin désarmer :
Pour être heureux il faut aimer.
Vous êtes faite pour charmer;
A mes désirs daignez vous rendre :
Pour être heureux il faut aimer,
Me disait Lycas, d'un air tendre.

Par ces propos pleins de douceur,
L'ingrat sut embraser mon ame;
Il captiva mon tendre cœur
Par ces propos pleins de douceur.
Je crus qu'il ferait mon bonheur;
Mais je vois qu'il trompe ma flamme :
Par ces propos pleins de douceur,
L'ingrat sut embraser mon ame.

A vos genoux je fais serment
D'être à l'avenir moins facile;
Je ne veux plus avoir d'amant :
A vos genoux je fais serment
D'éviter ce cruel tourment.
Jadis j'étais moins difficile;
Mais aujourd'hui je fais serment
D'être à l'avenir moins facile.

VERS

A ISABELLE.

Air : Avec les jeux dans le village.

Lions nos cœurs, jeune Isabelle,
Avec les chaînes de l'Amour.
A mes vœux ne sois pas rebelle;
Mes sentimens sont sans détour.
Ah ! si de ta bouche enfantine
Je recevais le nom d'amant,
Celui que mon cœur te destine
De mes feux serait le garant !

Ce n'est pas aux glaces de l'âge
Que l'Amour réserve ses traits ;
A seize ans l'on n'est pas volage,
Pour se livrer à ses attraits.
Aimons pendant que la jeunesse

Nous dispense ses dons heureux ;
Aimons avant que la vieillesse
Rende l'Amour sourd à nos vœux !

Pourquoi vouloir être sévère,
Lorsque l'Amour nous dit d'aimer ?
L'on n'est pas toujours sûr de plaire ;
L'on ne peut pas toujours charmer.
Bannis ton austère sagesse,
Ecoute les cris de ton cœur :
Aimer n'est pas une faiblesse ;
L'Amour est le Dieu du bonheur !

A LA MÊME,

QUI RÉPONDIT QU'ELLE ÉTAIT ENCORE TROP JEUNE POUR AIMER.

Air : Le connais-tu, ma chère Eléonore ?

Un bel œillet, dans les jardins de Flore,
S'épanouit au lever du soleil,

Lorsque les pleurs de la naissante Aurore,
Mouillant son sein, l'ont rendu plus vermeil.

Mais quand du jour la chaleur accablante
Vient de faner ses brillantes couleurs,
Avec le jour, sur sa tige mourante,
L'on voit tomber la plus belle des fleurs.

Comme les fleurs, séduisante Isabelle,
Nos plus beaux ans s'éclipsent sans retour:
Il n'est qu'un tems où l'Amour nous appelle;
C'est à seize ans qu'il faut suivre l'Amour.

LE BERGER MALHEUREUX.

IDYLLE.

Charmant bosquet, asile du mystère,
Où tous les jours mon aimable bergère
Contemple ses nombreux troupeaux

Bondissant sur l'herbe nouvelle,
Où recherchant, comme elle,
L'ombrage frais de tes rameaux,
Dis-lui : Que devançant l'Aurore,
Tircis, qui la chérit encore,
Et qui la chérira toujours
Malgré ses perfides amours,
Est venu briser sa musette
Aux pieds de ces mêmes ormeaux,
Où mille fois son ame satisfaite
Crut trouver la fin de ses maux.
Dis-lui : Qu'en proie à la tristesse,
Où le plongent sans cesse
Ses ingrats procédés,
Il quitte pour la vie
Et les tilleuls dont ces champs sont bordés,
Et la fausse Sylvie.

Heureux chantres des bois,
Amans toujours fidelles,
Vous que l'amour n'a vus jamais rebelles,
Cessez d'unir vos accens à ma voix,
Ou si, sensibles à mes peines,
Vous daignez répéter mes chants,

Instruisez les bois, les fontaines,
De mes malheurs, de mes tourmens.

Et toi, ruisseau, dont l'onde cristalline
Semble abandonner à regret
Le gazon de cette colline
Et ce riant bosquet,
Raconte dans ta course;
A ces vallons fleuris,
Qu'il est un berger vers ta source,
Et que ce berger est Tircis,
Dont l'amante cruelle
Méprisant les tendres amours,
L'oblige de traîner loin d'elle
Le triste reste de ses jours.

IMPROMPTU.

A ÉGLÉ,

Qui fut Reine la veille des Rois.

Je ne suis point surpris,
Eglé, de vous voir Reine ;
Quand pour rivale on a Cypris,
Par tout n'est-on pas souveraine.

A ADELE.

Air : Bouton de Rose.

Je vis Adèle,
Et par l'Amour, au même instant,

Percé d'une flèche mortelle,
Mon cœur prononça le serment
D'aimer Adèle.

L'aimable Adèle
Est l'image du vrai bonheur;
On dirait la rose nouvelle:
Et j'assimile à cette fleur
L'aimable Adèle.

Dans mon Adèle,
Que peut-on de plus désirer?
Ah! les grâces d'une immortelle,
Ne puis-je pas les admirer
Dans mon Adèle.

Sans mon Adèle,
Il n'est point de plaisirs pour moi;
Tout m'est indifférent sans elle,
Car j'aime à vivre sous la loi
De mon Adèle.

Si mon Adèle
Voulait un jour me rendre heureux,

Qu'on cherche la vie éternelle,
Moi je bornerais tous mes vœux
A mon Adèle.

ÉPITRE

A un ami, pour l'engager à quitter sa Maîtresse.

Comment vont tes amours?
Jures-tu tous les jours
A ta chère maîtresse,
De mourir en l'aimant!
D'être tendre et constant,
Même dans la détresse?
Je désire ardemment
Qu'elle te soit fidelle;
La chose, assurément,
Me paraîtra nouvelle;
Mais le hasard souvent
Peut changer une belle,
Et couronner l'amant.

Pour moi je crois Hortense
Sujette au changement.
Ses yeux, où l'inconstance
Se peint ouvertement,
Disent à tout moment
Que l'intérêt la guide,
Et que son cœur perfide
Se fixe rarement.
Oui, semblable à la prose
Qu'un rimeur met en vers,
Il se métamorphose
En mille sens divers.
Ami ! ce que j'avance
Ne doit pas t'étonner:
Tous ces gens dont Hortense
Paraît fort condamner
Les vœux et l'assurance
D'un amour éternel,
Tous ces amans, je jure,
Ont fait sur la parjure
Plus d'un péché mortel.
Elle est jeune, elle est belle;
Mais cette fatuité
Qu'on n'aime point dans elle,

Les mit en liberté.
Sonde son caractère,
Saisis mon sentiment,
Et tu verras, j'espère,
Que la fine commère
Ne court qu'après l'argent.

EPIGRAMME.

A-T-ON jugé votre procès?
— A l'audience dernière.
— Quel en est le succès?
— Avec dépens j'ai perdu mon affaire.
— Vous avez, dites-vous, perdu!
— Que jamais Dieu, si je ments, me pardonne,
Oui, l'arrêt vient d'être rendu.
— Votre cause donc était bonne?

LE DESIR.

AIR : Dans le cœur d'une cruelle.

Qu'il est doux d'aimer Lucie !
C'est le portrait du bonheur !
L'unique bien que j'envie,
Est celui d'avoir son cœur.
Dieux ! quelle ivresse,
Si l'Amour était vainqueur
De ma maîtresse !

Ses beaux yeux, dont Cythérée
Voudrait posséder l'éclat,
Livrent mon ame agitée
Au plus amoureux combat !
Dieux ! quelle ivresse,
Si l'Amour n'est pas ingrat
A ma tendresse !

Les Désirs suivent ses traces,
De concert avec l'Amour.
Elle est la mère des Grâces,
Qu'elle fixe en ce séjour.
Dieux! quelle ivresse,
Si son cœur cédait un jour
A ma tendresse.

Frivole et vaine espérance,
Le sort va nous séparer;
Déjà les maux de l'absence
De moi viennent s'emparer.
Mais quelle ivresse,
Si je pouvais m'assurer
De sa tendresse!

EPITRE

AU GENERAL PERIGNON,

MEMBRE DU SÉNAT.

Excuse ma grande folie,
De ce qu'au sein des beaux esprits
J'ose encore avoir la manie
De vouloir rimer mes écrits.
Pérignon, je sens qu'à Paris
Je devais suspendre ma lyre;
Qu'en prose je devais t'écrire,
Pour ne pas m'attirer les ris
Du Parnasse surpris.
Aussi, quand tu devrais en rire,
Je ne balance point de dire
Que j'ai dernièrement resté
Huit jours esclave d'une rime.

Et si de ma témérité
Alors je me vis la victime,
Je crois que le Dieu qui m'anime
Sans doute était irrité
De ce que mon génie
Ne s'était pas fait une loi
D'abjurer la poésie,
Ou de n'écrire que pour toi;
Mais, je le jure sur ma foi,
Mon cœur n'était de la partie;
Le seul crime qui soit en moi
N'est qu'un peu trop d'étourderie.
Pardonne-moi donc cette erreur,
Et sois à jamais mon Mécène,
Soit que sur les bords de la Seine,
Loin du bruit et de la splendeur,
Je chante sur ma musette
L'innocence de la houlette
Ou les soucis de la grandeur.
Accepte ce faible hommage
De mon cœur reconnaissant.
Heureux! si respectés par l'âge,
Et du satirique mordant,
Mes vers consacrés à ta gloire,

Pouvaient au Temple de mémoire
Immortaliser tes hauts faits.
Ne doit-il pas vivre à jamais
Le fier guerrier que la victoire
Combla toujours de ses bienfaits?
  Le midi de la France
Te porte déjà dans son cœur,
Tes exploits firent son bonheur;
Et sa juste reconnaissance,
  Passant à nos neveux,
  Transmettra, d'âge en âge,
Et tes vertus et ton courage:
Ils diront, comme leurs aïeux,
Que tu fus grand et valeureux;
Que ta sage philosophie,
Malgré les fureurs de l'envie,
Se plut à faire des heureux.

LA BERGÈRE APPAISÉE.

IDYLLE.

Sous un abri de feuillage
Que les Zéphirs amoureux,
Et les oiseaux, par leur ramage,
Rendaient délicieux,
Je vis mon amante volage
Sur un lit de gazon naissant.
Elle dormait tranquillement
Au tendre et doux murmure
D'un limpide ruisseau
Qui fuit sous la verdure :
Tandis qu'errant à l'aventure
Son timide troupeau
Enlevait aux prés leur parure.
J'approche : et d'abord, sur le sein
De ma paisible maîtresse,
Je fis un double larcin

Dè deux baisers pleins de tendresse.
Lise, qu'éveille mon ivresse,
Me reproche le baiser
Que ma bouche vient de prendre;
Que faire, pour l'appaiser?
J'offris. . . quoi. . . de le lui rendre.

COUPLETS

A DES JEUNES DEMOISELLES,

DANS UN REPAS.

AIR : O Fontenay, qu'embellissent les roses.

DEPUIS long-tems la discorde ennemie
Avait brouillé trois superbes beautés;
Parmi les Dieux la pâle jalousie,
Comme ici bas, causa des cruautés.

LORSQUE Pâris jugea ces immortelles,
Ce fut, dit-on, dans un charmant repas;

Elles brillaient comme des fleurs nouvelles,
Et tous les Dieux s'attachaient à leurs pas.

L'HISTOIRE dit que cet aimable juge,
Sans hésiter, de Vénus fit le choix;
Mais aujourd'hui, s'il vous voyait, je juge
Qu'il subirait de vous toutes les loix.

A EMILIE.

AIR : Femme sensible entends-tu le ramage.

OUI, tu l'as dit, ma très-chère Emilie,
On ne voit plus candeur ni bonne foi:
Jusqu'aux amans, tout n'est que perfidie;
Le seul caprice est leur unique loi.

PLUS leurs sermens te paraîtront sincères,
Et plus contr'eux tu dois te prémunir.
Suivant leur cœur les femmes sont légères,
Quand on les voit plus légers que Zéphir.

Lorsque ton cœur se donnera des chaînes,
Suis en tout point cette sage leçon;
Cherche un amant qui, d'espérances vaines,
Ne vienne pas éblouir ta raison.

Le vrai bonheur on le goûte à ton âge,
Le doux hymen ne sourit qu'un instant;
Un amant vrai parle de mariage,
L'autre ne veut que passer un moment.

TESTAMENT D'UN PEINTRE.

CONTE.

Vers la fin de sa carrière,
Un Peintre, en homme prudent,
Voulut faire son testament.
Je lègue, dit-il au notaire,
A *Martignac* mon parent
Cent louis, deux cents à *Valère*,
A son beau-frère *Durand*

J'en lègue deux fois autant.
Plus, à mon *Commissionnaire*
Vingt pistoles en argent blanc ;
A *ma femme,* qu'absolument
Je ne puis jamais faire taire,
Sa dot, et pour son augment
Cinq cents francs, rente viagère.
Aurait on cru, dit un plaisant,
Comme il signait le *formulaire*,
Qu'un Peintre serait, en mourant,
De tant de biens propriétaire !
Eh quoi ! cela vous surprend,
Répartit, en murmurant,
Le testateur sexagénaire ?
Sachez, *Monsieur*, que cette affaire
Ne doit avoir lieu seulement
Qu'après mon enterrement ;
Car terminer d'autre manière,
Ne pourrais auparavant.
Le Peintre finit sa carrière,
Mais comme font communément
Tous les Peintres en mourant.
Il emporta dans la bière
Le grand trésor qu'on attend.

A PAULINE,

LE JOUR DE SA FETE.

L'AURORE à blonde chevelure;
A peine annonce ce beau jour,
Que tout dans la nature
Célèbre son retour;
L'oiseau, dans le bocage,
Chante des airs nouveaux,
Et le Faune sauvage
Pour vous reprend ses chalumeaux;
Pour l'écouter l'onde fugitive
De cent petits ruisseaux,
Fuit doucement sous les roseaux
Qui naissent sur leur rive;
L'haleine du zéphir
Plus mollement caresse
La fleur prête à s'épanouir,
Ainsi l'on voit que tout s'empresse

De partager notre alégresse
Pour augmenter notre plaisir ;
Pour moi, Pauline, ma guirlande
Sera la plus belle des fleurs ;
L'immortelle est l'offrande
Que vous doivent nos cœurs :
Je vous en offre une couronne,
Daignez sourire à mon bouquet,
La reconnaissance l'a fait,
Le respect vous le donne.

MES CAPRICES.

EPITRE

A MON AMI,

En lui envoyant un petit Manuscrit.

Tu vois par mes écrits divers,
Que ma plume à mes vœux fidelle,

Comme *Bachaumont* et *Chapelle*,
Sait exprimer en prose, en vers,
Les sentimens de toute espèce,
Qui naissent, tantôt des plaisirs,
Tantôt d'un excès de tristesse
Qui nous ravit jusqu'aux désirs.
Une sage philosophie
Est la base de mes écrits.
Je déteste ces vains esprits
Qui ne suivent que la folie;
Je hais encor tous ces auteurs
Qui, chantant Daphnis et Glicère,
Dans leurs vers remplis de fadeurs,
Transforment Vénus en bergère,
Et les Amours en papillons,
Quittant les jardins de Cythère
Pour voltiger dans nos vallons.
Je sais que nos petits poëtes
Riment très-souvent sur des riens:
Ils sont l'image des coquettes,
Qui ne contractent de liens
Qu'après de très-longues toilettes;
Mais, dès que leur rouge est tombé,
L'Amour rit et court chez Hébé.

Tu me trouveras difficile;
Mais chacun cède à son penchant,
Nous a dit l'immortel *Virgile;*
Et je prouve son argument.
Souvent je me fais une idole
D'un objet très-indifférent,
Tandis que j'appelle frivole
Une étude de sentiment.
Je sommeille en lisant *Barthole*,
Et je m'endors avec *Cujas ;*
Serres a pour moi peu d'appas ;
J'aimerais presqu'autant *Nicole,*
Pelage, Viclef et *Jean Hus*,
Ou le profond *Jansénius*,
Que j'ai réfutés à l'Ecole ;
Quoique, pour parler franchement,
Mon esprit ne pût les comprendre.
Il est vrai que le vieux pédant
Qui voulait me les faire entendre,
Sur ce n'était pas très-savant.
A tous ces auteurs je préfère
Dorat, Colardeau, Marmontel,
Le galant *Boufflers*, et *Voltaire*
Qu'on adora quoique mortel.

Autrefois j'aimais la lecture
De ces romans faits à plaisir,
Tous combinés par l'imposture,
Ecrits de la main du loisir :
Les contes de la mère l'*Oie*,
Qu'à six ans on lit avec joie,
Avaient précédé les romans,
Source de divers sentimens
Qui depuis maîtrisent mon ame.
Après eux, mon cœur affecté
Chanta les amours de *Pyrame*,
Et je perdis ma liberté.
Alors enfourché sur Pégase,
Malgré les ordres d'Apollon,
Dans le délire qui m'embrase,
Je vais descendre à l'Hélicon.
Ici *Desmarets*, *Fontenelle*,
Bernard et l'auteur du *Vert-Vert*
Jugeaient une pièce nouvelle;
Et plus loin, sous un myrte vert,
Planté sur les bords d'Hippocrene,
L'inimitable *Lafontaine*
Critiquait les fables d'*Imbert* :
Piron, *Despréaux* et *Racine*

Etaient assis à ses côtés.
Aucun de ces auteurs crottés
Qui ne riment que par famine,
Et qui fourmillent dans Paris,
N'y frappa mes regards surpris :
En vain j'y cherchai *Théophile*.
Lafare, *Grécourt* et *Chaulieu*
Habitaient aussi cet asile
Digne de *Lebrun*, de *Delille*,
De *Bernis* et de *Villedieu*.
Malgré les sévères critiques
Que ces grands hommes exerçaient
Sur tous les vers qui paraissaient,
Qu'ils fussent mondains ou mystiques,
Je fus encore dominé
D'une démangeaison secrète,
Qui fait que j'écris en poëte,
Quoiqu'au barreau bien destiné.
C'est le plus grand de mes caprices :
Chaque mortel a des vertus,
Chaque mortel nourrit des vices,
Même les diseurs d'*oremus*.
C'est une thèse bien prouvée ;
Nous avons beau nous corriger

Pour que notre ame soit sauvée,
Nous succombons, sans y songer,
Au doux penchant qui nous entraîne.
Tantôt c'est l'amour qui m'enchaîne
Auprès d'une ingrate beauté;
Et tantôt, rempli de fierté,
Je fuis un objet qui m'adore.
Aux vœux qu'au lever de l'aurore
Mon cœur se hâte de former,
Bientôt après d'autres succèdent,
Qui l'amusent sans le charmer.
Mes désirs aux caprices cèdent,
Et me font abjurer le soir
Ce que j'aimais la matinée.
Qu'il est difficile de voir
De plus bizarre destinée!

Pour toi que j'aime tendrement,
Tu jouis bien mieux de la vie!
Toujours égal, toujours content,
Sans ambition, sans envie,
Tu vois d'un œil indifférent
Des hommes les divers caprices,
Ou plutôt ton cœur bienfaisant,

Craignant pour eux les précipices
Qu'il voit sous leurs pas se former,
Gémit, les plaint sans les blâmer.
Les changer serait difficile ;
On aime à suivre son penchant,
Nous a dit l'immortel *Virgile*,
Dont j'ai prouvé le sentiment.

JALOUSIE.

Toi qui jamais n'aurais dû me connaître,
Toi que l'amour n'a jamais enflammé,
Perfide amant, amant parjure et traître,
Fuis loin de moi ; non, tu n'es plus aimé !

Dieux ! où sont-ils ces beaux jours de ma vie,
Ces jours heureux qu'au gré de mes désirs
Je vis passer, même au sein de l'envie,
Parmi les jeux, les ris et les plaisirs !

Ils sont passés ! tendre Amour, que j'implore,

Viens appaiser le trouble de mes sens !
Frappe d'un trait ce mortel que j'abhorre !
Qu'il aime, hélas ! mais des cœurs inconstans.

EPITHALAME.

Allez jouir, jeunes époux,
Du bonheur qu'Hymen vous prépare ;
Des sots fâcheux et des jaloux,
Que le mystère vous sépare ;
Les Jeux, les Ris et les Désirs
Présideront à vos plaisirs.

Voici le moment d'être heureux,
Qu'Amour vous couvre de son aile ;
En secondant ainsi vos feux,
Le fripon fera sentinelle ;
Et les Jeux, les Ris, les Désirs,
Présideront à vos plaisirs.

Que j'envîrai le doux instant

Où cent fois ravis à vous-même,
Vous vous direz tout doucement:
Rien n'est égal à ce que j'aime!
Tandis que les Jeux, les Désirs,
Présideront à vos plaisirs.

Il est déjà près de minuit;
Du Dieu qui commande à Cythère,
Du Dieu charmant qui vous unit,
Allez célébrer le mystère;
Les Jeux, les Ris et les Désirs
Présideront à vos plaisirs.

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

FABLE.

Que vous devenez indiscrète!
Disait un jour, en murmurant,
Le Rossignol à la Fauvette;

Et confessez, sincèrement,
Que vous êtes bien peu polie.
Pourquoi, des oiseaux de ce bois,
Vous seule avez-vous la manie
D'unir aux accens de ma voix
Les durs accords de votre symphonie ?
Munissez-vous d'un peu de modestie,
Et raisonnez plus mûrement :
Jamais votre cacophonie
Ne fut digne, certainement,
D'approcher de ma mélodie.

A vos chansons, assurément,
Je ne porte du tout envie,
Reprit la Fauvette à l'instant :
Jamais la basse jalousie
N'unit ma voix à votre chant,
Je vous le jure sur ma vie.
Je sais que dans cette partie
Le Rossignol est très-savant :
Mais de la Fauvette chérie,
Que l'amour est bien plus constant !

L'HEUREUX PAPILLON.

A MADAME STANISLAS B***.

Oui, vous existerez encore,
Aimable et jeune papillon (*);
Et sur la fleur qui se colore,
Je vous verrai, dans la saison
Où tout être, dans la nature,
Respire les plaisirs, l'amour,
Voltiger, servir de parure
A la fille du Dieu du Jour.
Stanislas est bienfaisante;
Elle vous sauva du trépas.
Jeunesse, beauté séduisante,
Enfin tous vos brillans appas,

(*) Prêt à mourir, il fut rendu à la vie par Madame B***.

N'étaient qu'une faible barrière
Pour vous garantir de la mort ;
Son cœur a fait un doux effort
Pour prolonger votre carrière.
D'un si grand et rare bienfait
Votre ame sera pénétrée.
Chaque jour, content, satisfait,
Vous donnerez une pensée
A ce modèle si parfait
De vertus, de bontés, de grâces,
Qui captive tout sur ses traces.

Ah! si j'étais ce papillon
Par Stanislas sauvé des flammes,
Quand je posséderais mille ames,
Guidé par la saine raison,
Je les perdrais toutes pour elle.
Le lis et la rose nouvelle
N'auraient plus de charmes pour moi ;
Ils n'auraient plus mes hommages,
Et je ne suivrais d'autre loi
Que ses désirs. Les verts bocages,
Les vallons, les rians côteaux,
Jadis témoins de vos folies,

Où des plaisirs toujours nouveaux
Faisaient naître des jalousies
Dans le cœur de tous vos rivaux :
Eh bien ! oui, sans inquiétude,
Je quitterais tous ses berceaux,
Ces collines et ces ruisseaux ;
Et ma seule et plus douce étude
Serait de plaire à Stanislas.
Attaché sans cesse à ses pas,
J'oublîrais tout, tout ; et ma vie
Ne serait dès-lors qu'un tissu
De vrais plaisirs, dont l'harmonie
Charmerait mon aimable amie.
Ainsi, sans m'en être aperçu,
Je me trouverais à cet âge
Où l'on n'a plus que des désirs,
Où l'on est forcé d'être sage ;
Et si, dans mes tristes loisirs,
Quelque chose pouvait encore
Charmer mon esprit et mon cœur,
Et me reporter vers l'aurore
De mes ans, penser trop flatteur,
Ce seraient les doux souvenirs
Des bontés de ma bienfaitrice ;

Ce serait mon premier délice;
Je bornerais là mes plaisirs.

A HENRIETTE,

SUR LE DESSEIN QU'ELLE A FORMÉ DE NE PLUS FAIRE D'AMANT.

AIR : La douce clarté de l'Aurore.

Non, belle et divine Henriette,
Tu ne tiendras pas tes sermens :
L'Amour veut encor ta défaite;
Tu fuis en vain ses traits charmans.
N'afflige pas l'essaim volage
Des Grâces, des Ris et des Jeux;
N'accourent-ils sur ton passage
Que pour faire des malheureux?

Pour un amant tendre et sincère
Que le sort vient de te ravir,

Mille autres te font la prière
De leur donner un souvenir.
Il s'agit de la préférence
Que te demande chacun d'eux :
Ils promettent amour, constance ;
Ils brûlent tous des mes feux.

Choisir est le point difficile,
Dans un tems où la fausseté
A pris le ton simple et facile
De l'estimable loyauté.
Si tu ne veux pas te méprendre,
Souris à l'auteur de ces vers ;
L'Amour dans tes lacs l'a su prendre
Pour mieux réparer tes revers.

EPITRE

A FANNY.

Oui, Fanny, puisqu'un rimailleur
Est un être aujourd'hui de mode,

Je veux essayer d'être auteur :
Mais je ne serai point flatteur ;
J'ai toujours détesté la fraude.
Je veux imiter du berger
Cette franchise douce et pure,
Qui ne connaît d'autre parure
Que les fleurs qu'un zéphir léger,
Parcourant les jardins de Flore,
Caresse, embellit, fait éclore.
Ainsi, soit que le Dieu d'amour
Accorde lui-même ma lyre,
Soit que le Dieu Pan, à son tour,
M'anime, m'enflamme, m'inspire,
Bien différent de ces esprits
Dont une basse flatterie,
De nos jours un peu trop chérie,
Dicte sans cesse les écrits,
Je bannirai loin de mes rimes
Ces épithètes trop sublimes
Que mon cœur n'approuverait pas.
Le sentiment sera mon guide,
A mes vers je veux qu'il préside :
Fanny, je dois suivre vos pas.
Mais, avant que d'être poëte,

Je dois prendre quelque leçon.
D'un Boileau je vais faire emplette ;
On dit que ce maître est fort bon :
Et quand je serai très-habile
Dans l'art de bien faire les vers,
Couché dans un bosquet tranquille,
Sous un berceau de myrtes verts,
J'instruirai nos fertiles plaines
De vos charmes encor naissans :
L'écho répétera mes chants ;
Mais vous, loin d'alléger mes peines,
Vous vous rirez de mes tourmens.

CHANSON.

AIR : Le connais-tu ma chère Eléonore.

CHARMANS oiseaux qui dans ces frais bocages
Avez fixé votre aimable séjour,
Pour m'écouter suspendez vos ramages,
Mes tendres chants sont dictés par l'amour.

Chaque matin, au lever de l'aurore,
Vous balançant sur ces faibles rameaux,
Vous chanterez Hortense que j'adore;
Elle a mon cœur, apprenez-le aux échos.

Non, dans ces bois il n'est point de bergère
Dont les attraits soient aussi séduisans:
L'enfant ailé la prendrait pour sa mère;
Lorsqu'à ses pieds elle voit mille amans.

Nous nous aimons: une même tendresse
Serre les nœuds qu'ont formé les Amours;
Petits oiseaux répétez-le sans cesse.
Je suis heureux, le serai-je toujours?

DAPHNIS.

IDYLLE.

Allez, paissez, tendres agneaux,
L'herbe de ce gras pâturage;

Paissez : tandis que sous l'ombrage
De ces fragiles arbrisseaux,
Auprès d'une claire fontaine,
J'instruirai les échos
Des rigueurs de Climène.
Serins, suspendez vos accords,
Venez, volez tous sur ces bords.
Demain, au lever de l'aurore,
Vous unirez vos tendres voix
Pour répéter, tous à la fois,
Le nom de celle que j'adore.
Finissez vos roucoulemens,
Vous, amoureuses tourterelles:
Cessez d'entrelacer vos ailes,
Soyez sensibles à mes chants;
Zéphirs retenez vos haleines,
De Daphnis écoutez les peines.
Il n'est plus pour moi de beaux jours!
Bois charmant, séjour du silence,
Où siégent les Amours,
Lieux où respire l'innocence;
Il n'est plus pour moi de beaux jours!
Je n'irai plus sous ton feuillage
Entendre le ramage

Du serin amoureux;
Sensible à ma tristesse,
On l'entend répéter sans cesse :
Daphnis n'est plus heureux!
Ruisseau, dont l'onde claire,
En caressant l'émail des fleurs,
Entretient les douceurs
De ce lieu solitaire,
Je te dis adieu pour toujours :
Il n'est plus pour moi de beaux jours!
Je vais suspendre à ce vieux chêne
Mon léger chalumeau;
En gardant mon troupeau
Dans la fertile plaine,
Je ne chanterai plus l'amour;
Il n'est plus pour moi de beau jour!
Gravons sur l'écorce naissante
De cet aulne enchanteur :
Daphnis a perdu son amante,
Un autre possède son cœur.

A ces mots, la bergère,
D'une course légère,
Sortant de la forêt,

Vole de guéret en guéret
Arrêter par surprise
Le ciseau du berger;
Et, pour se bien venger,
En cent morceaux le brise;
Lui jurant pour toujours
Les plus tendres amours.

A FANNY,

POUR L'ENGAGER A AIMER.

Viens calmer mon cœur agité,
Unique objet de ma tendresse;
Je n'ai plus de tranquillité
Depuis que l'amour me blesse.

Que mon destin serait heureux
Si tu répondais à ma flamme;

Mon bonheur, envié des Dieux,
Rendrait le calme à mon ame.

Aimons dans l'âge des amours,
Belle Fanny; car la vieillesse
Nous interdira pour toujours
Les plaisirs de la jeunesse.

LA PLAINTE MAL FONDÉE,

A BETZY.

Eh quoi! Betzy, pour un baiser
Que sur ton sein, hier, j'osai prendre,
Ton courroux ne peut s'appaiser?
Si l'Amour a su m'embraser,
Qu'aurais-je fait pour me défendre?
Tes yeux me défendaient d'oser
Ce qu'Amour me fit entreprendre:
C'est lui que tu dois accuser:

S'il a tenté de m'abuser,
Dis-lui, Betzy, de te le rendre.
Mais, sans chercher à m'excuser,
A mon pardon je veux prétendre;
Tu ne peux me le refuser,
Ou bien ce serait t'opposer
Aux vœux de l'amour le plus tendre.

LE MIROIR ET LA COQUETTE.

FABLE.

Ah! la vilaine glace!
Il faut être en état de grâce
Pour pouvoir s'y mirer.
Elle me fait désespérer!
Disait une vieille coquette,
Qui voyait tous les jours
Les Grâces, les Amours,

Déserter sa toilette.
Je trouve mes traits différens
Chaque fois que je la regarde.
N'est-on plus jeune à soixante ans?
Fi du miroir! Ah! Dieu me garde
Du désir de le consulter;
Je crois, sans me flatter,
Pouvoir encore plaire.
Pourquoi donc me blâmer,
Si pour te faire aimer,
Reprit le Miroir en colère,
Tu crois avoir tout ce qu'il faut?
Pour moi, fidelle par nature,
Abjurant l'imposture,
Je fais, sans dire mot,
Plus d'un sot,
Quand aux glaces de l'âge
L'on s'avise d'être volage.

LA LEÇON D'AMOUR.

A GLICÈRE.

Ainsi qu'aux champs de Flore,
L'on voit Iris
Cueillir à leur aurore
Et la rose et le lis;
Ainsi, jeune Glicère,
De tes beaux jours,
Laisse au Dieu de Cythère
Régler le cours.

A quoi sert d'être belle
Lorsque le cœur,
A l'amour infidelle,
Méconnaît son bonheur?
Le tems de la jeunesse,
Comme le lis,
Tombe, meurt, et nous laisse
Mille soucis.

Reçois donc, ma Glicère,
  Les tendres vœux
D'un cœur toujours sincère,
Que tu rends malheureux.
Bel objet que j'adore,
  Les vains désirs
Suivent de près l'aurore
  Des doux plaisirs!

COUPLETS

DEMANDÉS PAR M.lle H.....

AGÉE DE TREIZE ANS.

AIR : Bocage que l'aurore.

Vous êtes belle et sage;
Vous avez des parens,
Qui, dès votre jeune âge,
Charmèrent vos instans.

Que leurs vertus, Thérèse,
Règnent dans votre cœur;
Que l'homme bon se plaise
D'envier leur bonheur.

Les leçons qu'ils vous donnent
L'amitié les dicta :
Aussi vos mœurs couronnent
Les soins qu'on vous porta.
Oui, fuyez les prestiges
D'un monde séducteur;
Ils laissent des vestiges
Qui font notre malheur!

Quand le Dieu de Cythère
Vous dictera ses lois,
D'un époux votre mère
Pour vous fera le choix :
Mais pour qu'alors son zèle
Soit plus digne de vous;
Elle aura pour modèle
Son vertueux époux.

LA BONNE ANNÉE

A SOPHIE.

Aux vœux que font pour vous les Grâces,
De concert avec les Amours,
  Que je vois tous les jours
  Voltiger sur vos traces,
J'unis les vœux les plus ardens.
  Si le ciel les seconde,
  Nul mortel, dans le monde,
N'aura des destins si charmans.
  Autour de vous, sans cesse,
  Nous verrons les Plaisirs,
  Enfans de l'alégresse,
  Amuser vos loisirs;
  Leur troupe enchanteresse,
  Même dans la vieillesse,
  Nourrira vos désirs.
  La Parque meurtrière

Qui termine nos ans,
Sensible à ma prière,
Prolongera votre carrière.
Pour fêter nos momens.
Des Jeux l'essaim volage
Quittant les Grâces et Cypris,
Ayant à sa suite les Ris,
Viendra vous offrir son hommage.
En vain la Reine de Paphos,
Jalouse de vos charmes,
Pour ne pas vous céder les armes,
Sur vous cherchera des défauts.
Adorable Sophie!
On ne verra jamais
La pâle Calomnie
Contre vous éguiser ses traits;
L'Amitié douce et pure
Veillera sur vos jours,
Que couronneront les Amours.
Aux vœux de toute la nature
J'unis les vœux les plus ardens;
Si le ciel les seconde,
Nul mortel dans le monde
N'aura des destins si charmans.

ÉPITRE

A UNE LAIDE COQUETTE.

Sans être peintre ni graveur,
De portraits je suis amateur.
Et souvent, chose singulière,
Je me suis avisé d'en faire.
Par un arrangement nouveau
Je ne me sers point de pinceau.
Les couleurs me sont inutiles.
Mes portraits sont toujours au noir:
Encre, plume, papier, grattoir :
Voilà quels sont mes ustensiles.

Pour exercer donc mes talens,
Je désirerais de vous peindre.
Vous possédez tant d'agrémens,
Que je ne sais plus me contraindre.

Je rendrai votre air si coquet,
Que l'on devinera sans peine,
Que vous passez mainte semaine
Sans dire votre chapelet.
Votre teint sera si livide,
Qu'il pourra vous être perfide;
De façon que votre œil blasé
Semblera sans cesse nous dire,
Que votre cœur en vain soupire,
Qu'il est vainement embrasé.
Je choisirai la matinée
Et l'heure de votre réveil;
Quand la coiffure est chiffonnée
Par l'effet d'un trop doux sommeil:
Votre gorge sera moins belle
Qu'elle l'était pendant le jour.
Il faut qu'un Peintre soit fidelle;
Car, parlons ici sans détour,
Cette mousseline gommée,
Prend sous vos doigts industrieux
Une forme momentanée
Qui surprend beaucoup tous les yeux.
Pourquoi masquez-vous la nature?
Croyez vous tromper ma raison?

Comme j'abjure l'imposture,
Je ne mords point à l'hameçon.
Je ne veux pas non plus vous peindre
Avec ces gênans coussinets,
Dont vous savez si bien vous ceindre
Pour tricher les esprits benêts.
Ne sait-on pas que tout le monde
Ne peut pas être sans défauts?
Ne craignez pas que l'on vous gronde,
Que votre épaule se morfonde;
Laissez, laissez jaser les sots.

D'après mes traits, fine commère,
L'on verra très-facilement,
Que si vous n'avez pas d'amant
Vous désireriez bien en faire.
Et vous semblerez accuser
La fortune ingrate et volage,
D'avoir osé vous refuser
Ce qu'il faut pour un bon ménage.
Malgré tous ces désagrémens,
Vous aurez une mine fière
Qui fera rire les plaisans,
Qui vous tourneront le derrière

D'un air surpris et stupéfait;
Mais voilà, sans vouloir le faire,
Voilà, Philis, votre portrait.

LE MARI SATISFAIT.

Je suis morte! j'expire!
Disait à son époux
La criarde Thémire.
« Adieu : va prier pour nous, »
S'écria Lucas, sans trouble :
« Je vais dire sans tarder
» Un *De profundis* double,
» De peur que de rétrograder,
» Il ne te prit encore envie;
» Car voici de ma vie
» Le plus heureux des jours,
» Y compris ceux de mes amours. »

A JENNY,

SUR SON INDIFFÉRENCE.

AIR : Nous n'avons qu'un tems à vivre.

Nous n'avons qu'un tems pour plaire,
Il n'est qu'un tems pour aimer :
A cet avis salutaire
Tu dois, Jenny, te conformer.

PROMPTE comme la pensée,
La saison des Amours fuit :
Hélas ! lorsqu'elle est passée
En vain le cœur parle à l'esprit.

Nous n'avons qu'un tems pour plaire,
Il n'est qu'un tems pour aimer ;
A cet avis salutaire
Tu dois, Jenny, te conformer.

Le matin, dès que l'aurore
Ouvre les portes du jour,
Je parcours les prés de Flore
Et tout m'y séduit à son tour.

Nous n'avons, etc.

Ici la rose nouvelle
M'éblouit par sa beauté,
Et plus loin c'est l'immortelle
Dont mon œil est enchanté.

Nous n'avons, etc.

Mais le soir c'est autre chose;
Ce qui m'avait plu le matin,
Par une métamorphose,
Ne mérite que mon dédain.

Nous n'avons, etc.

Un ruisseau près de sa source
Appelle tous les plaisirs :
Si je le suis dans sa course
Il ne charme plus mes loisirs.

Nous n'avons, etc.

QUAND la timide fauvette
Fait entendre ses chansons,
Chaque jour est une fête
Pour les intéressans colons.

Nous n'avons, etc.

CESSE-T-ELLE son ramage?
Tous les jeux sont suspendus;
Le tilleul perd son feuillage,
L'arbrisseau ne l'a déjà plus.

Nous n'avons, etc.

CONTEMPLE dans la prairie
Cet essaim de papillons:
Toute leur philosophie
Consiste à suivre ces leçons.

Nous n'avons, etc.

ORGUEILLEUX de leur parure,
Ils baisent toutes les fleurs;
Mais en un jour la nature
Leur donne et reprend ses faveurs.

Nous n'avons, etc.

Oui, Jenny, tout nous annonce
Que chaque chose a son tour;
Au vrai bonheur l'on renonce
Quand on n'inspire plus d'amour.

Nous n'avons, etc.

L'indifférence est un crime
Qu'on ne pardonna jamais;
Aime, on sera magnanime:
A nos cœurs tu rendras la paix.

Nous n'avons, etc.

REPONSE A CETTE QUESTION:

Ce qui doit le plus flatter une belle, ou d'enlever un amant à sa rivale, ou de conquérir un cœur qui a toujours repoussé l'amour?

Si j'enlevais *Duperville* à *Constance*,
J'appréhenderais, à mon tour,
Qu'un autre objet partageât son amour:

L'amour propre alors s'en offense.
Mais qu'il serait, au contraire, flatteur,
Que ma gloire serait extrême,
Si de *Dumont* je conquerrais le cœur !
Dumont méprise le bonheur,
Et n'a jamais dit : *je vous aime.*

DAMON.

ÉLÉGIE.

Assis sous un dais de feuillage,
Où les Zéphirs, enfans du badinage,
Ont fixé leur séjour;
Attendant ton retour,
Malheureuse Thémire,
Aux chants amoureux des oiseaux
J'unissais les sons de ma lyre,
Tandis que mes agneaux,
Errans dans la prairie,

Broutaient l'herbe fleurie,
Ou dépouillaient les arbrisseaux
De leur riche parure.
Cependant le soleil
Cessait d'éclairer la nature;
Les fleurs brillaient d'un éclat moins vermeil:
De la tendre Philomèle
On n'entendait point les accens.
La plaintive tourterelle,
Au milieu de ses amans,
Méditait dans son asile
De nouvelles rigueurs;
Et dans leur séjour tranquille
Les Faunes comptaient les faveurs
Dont les Nymphes volages
Dans le fond des bocages,
Avaient couronné leur amour.
Tout enfin dans la nature
Annonçait le déclin du jour.
Je n'entendais que le murmure
De mille petits ruisseaux
Qui promenaient leurs eaux
Sur des lits de verdure,
Sous ces mêmes berceaux

Où mon cœur, tendre et fidelle,
Te promit, par serment,
Une ardeur éternelle,
Lorsque l'Amour me nomma ton amant.
Ce fut alors que ce silence
Glaçant mon cœur d'effroi,
Je sentis réunis en moi
Tous les maux que cause l'absence.
Infortuné Damon!
Me disais-je dans mon délire,
Si ton rival.... Le jaloux Palémon....;
Si l'adorable Thémire!....
Mon cœur n'osait prononcer,
Je sentais dans mes veines
Tout mon sang se glacer!
J'étais au comble de mes peines.
C'est ainsi qu'ignorant ton sort,
Je te croyais infidelle,
Hélas! tandis que la mort
Venait, de sa faux cruelle,
Sans égard pour nos amours,
Trancher le fil de tes jours.
Je veux dans ce sombre bocage,
Sous ce berceau naissant,

T'élever un beau monument
Qui de mes feux sera le gage.
Là j'arroserai de mes pleurs,
Tous les jours de ma vie,
Le gazon et les fleurs
Dont ton urne chérie
Sera par mes mains embellie.
Ah! que j'aimerai ce séjour
Que je consacre à ta mémoire!
Les bergers d'alentour
Y liront ton histoire,
Et craindront les maux de l'amour.

A MADAME DE ***,

LE JOUR DE SA FETE.

Quittez la Cour de Cythérée,
Grâces, Plaisirs, Amour,
Et que par vos mains, en ce jour,
Marguerite soit couronnée.

De Flore parcours les bosquets,

Tendre Zéphir, et sur tes ailes
Porte nous les fleurs les plus belles,
L'Amitié fera les bouquets.

Quittez la Cour de Cythérée,
Grâces, Plaisirs, Amour,
Et que par vos mains, en ce jour,
Marguerite soit couronnée.

Sylvains, sortez du sein des bois,
Bergers, délaissez vos retraites,
Et venez unir vos musettes
Aux faibles accords de nos voix.

Quittez, etc.

Bientôt, comblés de ses faveurs,
Rendus dans vos séjours champêtres,
Vous graverez aux pieds des hêtres :
Marguerite est reine des cœurs.

Quittez, etc.

Consacrons ce jour au plaisir;
A l'envi célébrons sa fête,
Les Ris, pour la rendre parfaite,
A nos concerts viendront s'unir.

Quittez, etc.

DIALOGUE

ENTRE DEUX CAPUCINS,

PENDANT LE CHAPITRE PROVINCIAL
DE GUIENNE,

Dans les mois d'Août et Septembre 1786.

LE PÈRE ALPHONSE ET LE PÈRE BASILE.

LE PÈRE BASILE.

Alphonse, qu'il m'est douloureux
D'avoir sous ce froc onéreux
Passé mes plus belles années.
Tour à tour content, malheureux,
Dans nos maisons peu fortunées
J'ai traîné des jours rigoureux.

Ah ! forcé par mon oncle Gile
De m'enterrer dans cet asile,
Je pris l'habit religieux;
Il fit anticiper mes vœux;
Sous leur poids j'étouffe ma bile;
Car, loin d'y vivre plus heureux,
Mes jours tourmentés par l'envie,
Ne peuvent de la jalousie
Repousser les traits dangereux.

ALPHONSE.

Eh quoi! vous, dont la révérence
Jadis réprima l'arrogance
D'une foule de vains religieux ;
Vous, à qui la gent capucine
Peut-être en ce moment destine
Ce titre, ce poste fameux
Dont nous sommes tous désireux;
Ainsi vous vous laissez abattre
Sans avoir fini de combattre.
Dans Rome l'athlète poudreux
Renonçait-il à la victoire,
Dans le même instant que la gloire
Allait l'élever jusqu'aux cieux?

LE PÈRE BASILE.

Sans doute je devrais m'attendre
D'être Provincial; mais, Dieux!
Des jaloux comment se défendre?
Mes désirs sont infructueux.
La brigue seule et la cabale
Nomment à ce rang glorieux,
C'est une règle générale.
Que cette robe lourde et sale
Nous cache des cœurs envieux!
Alphonse, je ferais gageure
Que le père Bonaventure,
Malgré son air silencieux,
Sera choisi par la province.
Il sait, quoique borgne et boîteux,
Et d'esprit d'ailleurs assez mince,
Se former des partis nombreux.
Mais je jure par ma tunique
De lui faire à jamais la nique.
Verrais-je d'un œil sérieux,
Ce révérend à mine étique,
Régler suivant son cerveau creux
Le ministère apostolique?

L'on me verrait plutôt goutteux,
Détestant le jus de la treille,
Et trouvant un goût savoureux
A l'aîle d'une poule vieille,
Avant que mon front sinueux
S'inclinât à ses pieds crasseux.

ALPHONSE.

Très-souvent, dans ces conjectures,
L'homme le plus ingénieux,
N'a qu'un pressentiment douteux :
Nous en avons des preuves sûres.
L'on a vu dans ces mêmes lieux,
(L'époque n'est pas bien récente ;
Mais l'aventure est si frappante
Qu'elle est toujours devant mes yeux,)
L'on a vu cent moines fougueux,
Chacun prétendant à sa guise
De son choix honorer l'Eglise,
Du sujet le moins vertueux
Se soumettre à la discipline.
Ainsi, pour peu qu'on se mutine,
Je vous vois, malgré les fâcheux,
Placé dans ce rang épineux.

Je m'offre à monter la cabale.
Oui, je jure par ma sandale,
Par ma barbe, par mon.... je veux
Moi seul vous mettre au-dessus d'eux.

LE PÈRE BASILE.

QUAND pourrais-je vous reconnaître
Des secours aussi généreux!

ALPHONSE.

QUAND vous serez proclamé maître.

LE PÈRE BASILE.

VOICI le père gracieux;
Qu'il en mérite peu le titre!
Ah bon Dieu qu'il a l'air pouilleux,
Quoiqu'il quête pour le chapitre.
Cachons-lui nos desseins, le gueux
En tout est nommé pour arbitre,
Et pourrait bien trahir nos vœux.

ALPHONSE.

IL m'a toujours été contraire;
Il a l'esprit atrabilaire,

C'est un capucin trop pieux.
Un rien le rendrait furieux ;
Basile, évitons sa rencontre.
De ses discours trop ennuyeux
Je connais le pour et le contre,
Il sera plus avantageux
De renvoyer à d'autres heures
Tous nos projets ambitieux ;
Récitons nos petites heures.

COUPLETS

A CONSTANCE.

AIR : Je suis encore dans mon printems.

J'AIME les vertus, la douceur
De l'aimable et jeune Constance ;
On voit dans elle la candeur,
La simplesse de l'innocence :
Oh vous, qui cherchez le bonheur !
Donnez, donnez-lui votre cœur.

AH ! des écarts de la raison
Nous ne verrons jamais des traces,
Si le Ciel aux femmes fait don
Du cœur de cet enfant des Grâces,
O vous, qui cherchez le bonheur !
Donnez, donnez-lui votre cœur.

L'HOMME sensible et vertueux
Met en elle son espérance ;
Il ne peut devenir heureux
Qu'en formant des vœux pour Constance :
O vous, qui cherchez le bonheur !
Donnez, donnez-lui votre cœur.

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

FABLE.

ELMIRE auprès de sa poupée
Tranquillement coulait ses jours.
Elle était sans cesse occupée

A la parer de mille atours ;
Elle l'aimait à la folie.
Beaux satins, gazes d'Italie,
Rubans goffrés, gentil bonnet,
Poufs, toques, perles, engageantes,
Grands chapeaux, fichus et bouffantes,
Pour l'embellir rien n'épargnait.
Tous les jours nouvel étalage;
A cet enfant sourd et muet
Il ne manquait qu'un équipage.
Le sort d'Elmire était heureux.
Tranquille au sein de l'abondance,
Sans cesse elle priait les Dieux
De veiller sur son innocence.
Mais un désir trop indiscret
Vint bientôt troubler le ménage.
Grands Dieux! disait-elle en secret,
Je vous promets d'être bien sage,
D'obéir toujours à maman,
D'étudier plus constamment,
Si vous secondez mon envie.
Vous pouvez tout : donnez la vie
Au seul objet de mes plaisirs!
Animez ma chère poupée!

Et de mille et mille soupirs
Sa voix était entrecoupée;
Les Dieux remplirent ses désirs;
Mais, dans son attente trompée,
Elmire était trop occupée
Par ce nouvel être vivant:
Il criaillait, pleurait sans cesse;
Il égratignait sa maîtresse,
Battait des pieds insolemment,
Enfin c'était un petit diable;
Elle avait beau le caresser,
Lui donner bonbons, le tancer,
Rien ne le rendait plus traitable.
Elmire était inconsolable,
Et priait le ciel instamment
D'adoucir sa peine cruelle;
Le ciel enfin eut pitié d'elle,
Et pour consoler cet enfant,
Rendit à la sotte poupée
Sa nullité d'auparavant.
Ah! si du premier changement
La jeune Elmire fut flattée,
De ce dernier apparemment
Elle fut bien plus enchantée.

6..

LAURE! En tout suivez la raison.
Ceux qui cèdent à leurs caprices
N'écoutent pas cette leçon;
Et se creusent les précipices
Où leur repos et leur honneur
S'éclipsent pour la vie.
Guidés par la folie,
Ils cherchent en vain le bonheur;
Il fuit, et l'apparence
Remplaçant la réalité,
Ils sont dans la sécurité
Quand ils n'ont plus d'existence.

PLAINTE.

AIR: Le connais-tu, ma chère Eléonore.

QUE t'ai-je fait, infidelle Climène,
Objet charmant, rivalle des Amours?
Tu ne viens plus aux bords de la fontaine
Où mes chansons t'appelaient tous les jours.

Qu'il est heureux celui qui t'a su plaire !
Et que tu rends Daphnis bien malheureux !
Suis je moins tendre, inhumaine bergère ?
Suis-je moins tendre, est-il plus amoureux ?

Doux rossignol, plaintive tourterelle,
Soyez toujours témoins de mon ardeur :
Plaignez mon sort : j'aimais une cruelle ;
En la perdant j'ai perdu mon bonheur.

L'AMANT FIXÉ.

Air : Daigne écouter l'amant fidelle et tendre.

Dormant un jour sous un dais de verdure,
Où mille oiseaux ont fixé leur séjour,
Ce jeune enfant qui régit la nature,
S'offrit à moi plus brillant que le jour.

Aucun bandeau ne pressait sa paupière,
Ses beaux cheveux flottaient au gré du vent,

Un carquois d'or, éclatant de lumière,
Faisait alors son unique ornement.

« Cesse, dit-il avec un doux sourire,
» De mépriser le pouvoir de mes traits;
» Je te soumets aux lois de mon empire,
» De la beauté tu suivras les attraits.

» Je veux fixer, malgré son inconstance,
» Ton cœur volage à l'objet le plus beau... »
A son portrait je reconnus Constance,
Et je fis vœu d'aimer jusqu'au tombeau.

EPITAPHE.

Pour graver sur le tombeau du Général Hoche.

Sous ce dôme épais de feuillage,
Que meut tristement le Zéphir,
Repose un héros, un vrai sage:
Passant, tu lui dois un hommage;
Mais ne serait-ce pas ternir

De Hoche les vertus, la gloire,
Que d'essayer même d'offrir
Des guirlandes à sa mémoire.
Un seul jour voit naître et périr
Les présens que Flore nous donne;
Un simple souvenir
Vaut bien une couronne.

AUX MANES
DU GÉNÉRAL DUPUY,
MORT AU CAIRE.

Il est mort pour la liberté;
Français, effeuillons sur sa tombe
Les lauriers qu'il a mérité;
Si comme une fleur l'homme tombe,
Sa vertu jamais ne succombe,
Mais passe à l'immortalité.

LE VÉRITABLE AMOUR.

IDYLLE.

Sur les bords fleuris d'un ruisseau
Dont l'onde errante et fugitive
Appelle et fixe sur sa rive
Un printems sans cesse nouveau,
Une aimable et jeune bergère,
Au cœur tendre, au regard sévère,
Avait emmené son troupeau.
Assise à l'ombre d'un vieux chêne,
Où la fille de Pandion,
Nuit et jour, tremblante, incertaine,
Dans ses chants retrace l'affront
Dont jadis l'abreuva Térée,
Elle rappelle à sa pensée
Les maux que lui causa l'Amour:
C'est, dit-elle, sur ce rivage,

Sur le déclin du plus beau jour,
Que le berger le plus volage
Me donna son cœur et sa foi ;
De ses plus tendres feux pour moi,
Cet agneau chéri fut le gage ;
Mes vœux devaient être sa loi :
Vains discours, promesse inutile !
Cet injuste et perfide amant,
Dont l'inconstance est le mobile,
Oublia bientôt son serment.
A voltiger de belle en belle
Il fait consister son bonheur ;
L'éclat de la rose nouvelle
Voit naître et finir son ardeur.
Ah ! quand sa voix enchanteresse
Vint captiver mes sens troublés,
Dans ce bocage rassemblés,
Petits oiseaux, de mon ivresse
Vous partageâtes les élans ;
De vos mélodieux accens
Les échos voisins retentirent ;
Et les vieux Faunes applaudirent
A l'aveu de nos sentimens.
« Toi qui troublas mon innocence,

» Amour, sois sensible aux tourmens
» Qui dévorent mon existence
» Et troublent tous mes sens ! »

Ainsi parlait Aminthe,
Tandis que ses troupeaux errans,
Libres de soucis et de crainte,
Dépouillaient, à pas lents,
Du néflier la tige nouvelle;
Que j'aimerais, leur disait-elle,
De partager votre bonheur !
Nulle peine cruelle
N'affecte votre cœur :
Bien loin des tourmens de l'envie,
J'ai vu couler vos jours ;
Jamais la basse perfidie
N'en troubla le paisible cours.
Heureux troupeau, brebis chéries !
Vous ne cherchez d'autres trésors
Que ceux qu'on trouve sur ces bords
Et dans ces immenses prairies.
Témoins de mes tristes amours,
Vous regrettez le sort d'Aminthe,
Tandis qu'elle vit dans la crainte !

De vous perdre, hélas! pour toujours.
Allez, paissez l'herbe nouvelle;
Sur-tout n'épargnez pas les fleurs :
Flore à l'instant les renouvelle
Pour vous combler de ses faveurs.
Laissez-moi, sous ces ombrages,
Faire mes plaintes à l'Amour.
  Lorsque la fin du jour
  Clorra ces pâturages,
Vous viendrez, aimable troupeau,
Me retrouver sur ces rivages;
Nous retournerons au hameau.
Et la trop sensible bergère,
Se retraçant tous ses malheurs,
Répète à l'écho solitaire,
  L'œil humide de pleurs :
« Toi, qui troublas mon innocence!
» Amour, sois sensible aux tourmens
» Qui dévorent mon existence
  » Et troublent tous mes sens! »

Cependant la voix de la belle
Frappe l'oreille de Tircis.
Il confie à son chien fidelle

*

Le soin de ses chères brebis;
Il vole sur la rive
Où d'Aminthe la voix plaintive
Répétait sans cesse aux échos
Le triste récit de ses maux.
Ce bon vieillard était le père
De tous les bergers d'alentour;
C'était dans son cœur débonnaire
Qu'ils déposaient, pour l'ordinaire,
Et leurs peines et leur amour.
De la bergère infortunée
Il connaissait tous les malheurs.
Tircis avait de ses rigueurs,
Envers la belle abandonnée,
Repris Myrtil; mais ses erreurs
Avaient sur lui pris tant d'empire,
Que, bien loin de se corriger,
Il ne répondait au berger
Que par un outrageant sourire.
Ah! cessez de vous tourmenter,
Trop aimable et sensible Aminthe,
Lui dit Tircis; je viens porter
A votre ame, de maux atteinte,
Le calme et la sérénité

Qu'un faux serment avait tenté
De lui dérober pour la vie.
De cette affreuse perfidie,
Vos amis sont saisis d'horreur :
Brisez d'aussi funestes chaînes ;
D'espérances, sans doute vaines,
Ne nourrissez plus votre cœur ;
Bien plus d'un berger, au village,
S'empressera de réparer
Les torts de cet amant volage.
Aminthe doit tout espérer.

Le bon vieillard allait poursuivre,
Quand la bergère l'arrêtant,
Lui dit : Je cesserai de vivre,
Plutôt que de changer d'amant ;
Je l'ai promis aux Dieux, aux hommes,
Et je veux tenir mon serment.
O mon ami ! toi qui consommes
Et ton tems et ton bien,
A tarir les larmes amères
De mille familles entières
Dont tu fus toujours le soutien ,
A la place d'Aminthe

Trahirais-tu ta foi?
Non, Tircis; je connais ta loi :
Dans tes yeux ta réponse empreinte,
Dit que tu ferais comme moi.
Si la justice est ton partage,
Laisse-moi nourrir ma douleur
Sur ce même rivage
Où l'Amour devint mon vainqueur.
Tircis voulut parler encore;
Mais rien, du berger qu'elle adore,
Ne peut effacer de son cœur
Le souvenir ni la rigueur.

Cependant les brebis d'Aminthe
Se rassemblent sous le berceau;
Elle les conduit au hameau,
Tandis que, d'une voix éteinte,
Elle répétait à l'écho :
« Toi qui troublas mon innocence!
» Amour, sois sensible aux tourmens
» Qui dévorent mon existence
» Et troublent tous mes sens! »

A VICTORINE.

AIR : Te bien aimer, ô ma chère Zélie !

JE vis un jour l'aimable Victorine :
On aurait dit que la reine des Dieux
Avait quitté sa cour tendre et badine,
Pour captiver et mon cœur et mes yeux.

EN elle on voit les grâces séduisantes
De cet objet dont la beauté, jadis,
Causa, dit-on, ces guerres déchirantes
Qui de Priam ruinèrent le pays.

DEPUIS ce jour, rien ne flatte mon âme ;
Tout me reporte à l'objet de mes vœux :
Dieux! embrasez d'une pareille flamme
Son cœur qui seul pourra me rendre heureux.

MAIS oin de moi le sort cruel l' appelle ;

Je ne puis plus espérer de bonheur.
Non ; je m'égare : en vivant tout pour elle,
Pourrais-je craindre un instant de malheur?

A MADAME PULLIGNIEU,

En lui envoyant mes premières Poësies.

A chanter les travaux d'Alcide,
Ma Muse trouve peu d'appas ;
Tour-à-tour volage et timide,
Elle fuit l'horreur des combats ;
Au bruit des trompettes guerrières
Elle préfère les accens
D'un essaim de jeunes bergères,
Lorsqu'au retour du doux printems,
On les voit, loin de leur chaumière,
Former mille danses légères
Autour de leurs troupeaux bêlans.
Si l'orgueilleuse Melpomène
Du Pinde habite les hauteurs,

Erato, sur un lit de fleurs,
Est assise aux bords d'Hippocrene.

Qu'Homère chante des héros
Nourris au milieu du carnage;
Qu'Young, errant sur des tombeaux,
Des morts répète le langage;
Que Nolet, Rohault et Newton,
Sondant les lois de la nature,
Viennent purger notre raison
Des faux systêmes d'Epicure;
Bien loin d'envier leur talent,
J'abjure leur philosophie:
J'aime mieux être moins savant
Que de rêver toute ma vie.
Je me plais aux bords d'un ruisseau,
A méditer Merthgen, Lafare,
Chaulieu, Gresset ou Colardeau.
Tantôt c'est Bernard qui m'égare
Dans ces labyrinthes charmans
Que l'Amour cultive à Cythère,
Où règne avec lui le mystère,
Protecteur des tendres amans;
Tantôt, sous un dais de feuillage,

Avec Léonard ou Gessner,
Au Dieu Pan j'offre mon hommage,
Ou je répète le concert
Des oiseaux du prochain bocage.

Comme eux, de l'enfant de Cypris
J'ai chanté les divers caprices :
Il présidait à mes écrits ;
Je vous en offre les prémices ;
Secondez les vœux de ce Dieu.
Daignez permettre, Pullignieu,
Qu'ils paraissent sous vos auspices :
Le chantre des tendres Amours
Qui suivent sans cesse vos traces,
Ne doit-il pas offrir toujours
Ses vers à la mère des Grâces ?

EPITRE

A M. L'ABBÉ SAINT-M....

En vérité, Monsieur l'Abbé,
Pour un flambeau d'église (*),
Vous péchez trop par gourmandise.
Un perdreau dérobé
Par un homme de votre espèce,
Nous prouve bien ouvertement
Que, quoique vous péchiez sans cesse,
Vous ne jeûnez pas trop souvent.
Montez, montez en chaire;
Prêchez le jeûne et la prière;
Envoyez griller aux enfers
Tous les voleurs de l'univers,
Sur-tout ceux qui fraudent la dixme;

(*) Il était chanoine de .... Il badinait, dans une de ses lettres, trois dames auxquelles il avait escamoté du gibier que je devais manger avec elles.

Mais précédez-les en chemin :
Vous méritez même destin,
Si vous mourez dans votre crime.
Vous avez craint, m'écrivez-vous,
Que ce gibier me fût nuisible :
La réflexion est risible !
Eh ! m'aviez-vous tâté le pouls ?
Saviez-vous si j'avais la fièvre,
Pour m'interdire ce perdreau,
Avec ce jeune lièvre
Qui vous affecte le cerveau ?
Vous avez fait un tour de maître ;
Mais soyez convaincu,
Que, si je suis battu....,
Pour content je ne puis pas l'être.

Si vous avez cru fermement
Que ma bonté facile
Vous pardonnerait aisément,
Vous ne connaissez pas le drille :
Sur ce je suis plus difficile
Que les dames que vous jouez.
Avec moi, du reste, avouez
Qu'elles ont lieu d'être fâchées

Des épithètes déplacées
Qui fourmillent dans vos écrits.
C'est vous qui mangez les perdrix,
Et vous les appelez gourmandes !
Quelles flatteuses réprimandes !
A leur retour à M . . . . . ,
Gare le froc et le rabat,
  La calotte luisante,
  La ceinture flottante !
Elles vont tout mettre en lambeaux :
Jà l'on éguise leurs ciseaux.
Cachez-vous à leur arrivée ;
Et pour avoir votre pardon,
Et votre soutane sauvée,
Récitez-leur quelqu'*oraison*.
  Votre crime est insigne :
  Quoi ! presqu'à chaque ligne,
Vous les mordez jusques au sang !
  Procédé bien indigne
  De leur sexe charmant !
Je vous promets que votre lettre,
Qu'on lisait encor ce matin,
A bien répandu du carmin ;
Tant de dépit elle a fait naître !

Si par un trou vous écoutiez
Tout ce qu'une juste colère
  Contre vous leur suggère,
Je pense que vous trembleriez.
  Une dame offensée
  Pardonne rarement;
Et pour le coup, assurément,
Vous aurez la tête lavée.
Si leur esprit est médisant (*),
Votre cœur à chaque moment
Subit mainte métamorphose.
Allez, allez, Monsieur l'Abbé,
Laissez épanouir la rose.
Pour payer un perdreau gobbé,
Votre canonicat, je jure,
Sera bien moins que suffisant,
Tant on veut pécher par usure,
Pour vous punir sévèrement!

(*) Il disait dans sa lettre, que la médisance était l'apanage des femmes.

ACROSTICHE IMPROMPTU.

A M.lle ROSE C....

Sur l'énumération qu'elle faisait de ses amans.

RIEN ne résiste à ta beauté,
On te cède à l'envi les armes;
Se défendrait-on de tes charmes?
En te voyant on perd sa liberté.

CHANSON DE TABLE.

AIR : Tandis que tout sommeille.

JE chéris la bouteille,
Le vin charme mes jours;

Il vole à mon secours
D'abord que je m'éveille.
Que je chéris,
Que je chéris
Le doux jus de la treille!
Il est l'ame de l'univers;
Il fait oublier les revers,
Et souvent inspire des vers
A la verve infidelle.

Hier, étant chez Silvie
Entouré de bons vins;
En voici de divins
Qu'il dicte à mon génie:
« Buvons, amis,
» Buvons, amis;
» Jouissons de la vie.
» Quand elle fuit et disparaît,
» Adieu vin mousseux, vin clairet;
» Il est bon d'être toujours prêt;
» Jouissons de la vie. »

LE RÊVE.

A CLEMENTINE.

AIR : La douce clarté de l'aurore.

Suivi des Grâces ingénues,
Hier l'Amour, enfant de Cypris,
Porté sur un trône de nues,
S'offrit à mes sens assoupis.
Je suis l'Amour, Dieu de Cythère,
Dit-il, en me voyant surpris;
Des Jeux, des Ris je suis le père,
Et tout l'univers m'est soumis.

De cet Enfant qui donne l'être,
Il n'avait l'arc ni le bandeau;
Ses yeux me le firent connaître;
Dieux! que leur éclat était beau!

De voir cette métamorphose,
De voir le fripon en manteau,
Surpris, j'en démandai la cause:
Il voyageait *incognito*.

Du voyage qu'il allait faire,
J'osai m'offrir pour compagnon:
Nous partons, suivis du Mystère.
Méfiez-vous de Cupidon:
Il m'égara pendant la route,
Et je me vis à l'abandon,
Près de Paphos, sans y voir goutte,
N'ayant ni guide, ni bâton.

Le matin, d'abord que l'aurore
Annonça l'approche du jour,
Tandis que tout dormait encore,
Je veux parcourir ce séjour;
Mais, Dieux, quelle fut ma surprise
D'y voir par tout le nom d'Amour;
J'épelais, crainte de méprise:
Son nom s'y retrouvait toujour.

Malgré tout l'effroi qui m'agite,
Je pénètre dans un bosquet,

Là, je sens mon cœur qui palpite,
J'entends qu'il me dit en secret :
Vers ces tilleuls dont le feuillage
Eguise, embellit le caquet
De mille oiseaux du voisinage,
Porte tes pas, mais sois discret.

J'y vis une foule légère
De Nymphes et de vieux Silvains ;
Ceux-ci dansaient sur la fougère,
Sans autre instrument que leurs mains,
Tandis que leurs jeunes compagnes,
De Flore courant les jardins,
De fleurs dépouillaient les campagnes
Pour en former mille dessins.

Jaloux de savoir quel usage
Elles feraient de leurs bouquets,
Je m'adresse à la plus volage ;
Mais mes désirs sont indiscrets :
Je demande à qui l'on destine
Toutes ces roses, ces œillets ?
Cloé répond : à Clémentine,
Seule digne de nos bienfaits.

Le Plaisir alors me réveille,
Et s'enfuit bientôt loin de moi :
Adieu beau Lis, Rose vermeille,
Des rêves connaissez la loi ;
Mais, malgré leur courte existence,
Je le dirai de bonne foi,
Ils calment les maux de l'absence :
J'aime à penser sans cesse à toi.

LA CONFIANCE.

AIR CONNU.

Sous un berceau de vert feuillage
Rosine a juré de m'aimer ;
En vain l'on voudrait m'alarmer,
Non, Rosine n'est pas volage ;
En vain l'on voudrait m'alarmer,
Sous un berceau de vert feuillage,
Rosine a juré de m'aimer.

Tous les oiseaux de ce bocage
Furent témoins de son serment,
L'Amour m'a nommé son amant,
Rosine a reçu mon hommage;
L'Amour m'a nommé son amant,
Tous les oiseaux de ce bocage
Furent témoins de son serment.

COUP-D'OEIL

SUR LA VIE DE L'HOMME.

Mille soucis
Troublent sans cesse
Ses esprits.
Sa jeunesse
Se passe en vain désirs;
Au midi de son âge,
Les peines du ménage
Emoussent ses plaisirs :
Et lorsque sa tête est blanchie,

Par l'hiver de ses ans,
Des remords accablans
Tourmentent la fin de sa vie.

COUPLETS

ADRESSÉS A UN JOLI CERCLE DE DEMOISELLES.

AIR : Pendant la nuit quand je sommeille.

De parcourir cet hémisphère
Cupidon conçut le projet;
Ennuyé des jeux de Cythère,
Il cherche un bonheur plus parfait.
En quittant le séjour des Grâces
L'Amour subit plus d'un affront :
On désarma ce Dieu fripon;
On lui prédit mille disgraces.

Ce n'était que par jalousie
Qu'Amour fut ainsi maltraité :

A Paphos, comme ailleurs, l'envie
Empoisonne la volupté.
Près de vous le maître de Gnide
Est venu fixer son séjour;
Armé, vous craignîtes l'Amour,
Sans armes l'Amour est timide!

Comme les belles d'Amathonte,
Souffrez qu'il garde son bandeau;
Ajouteriez-vous à la honte
Dont on couvrit un front si beau?
Si vous l'en privez, dans son ame
Vous porterez bientôt la mort.
Vous devez embellir son sort,
Pour vous il conserva sa flamme.

Sans ce bandeau, l'enfant volage
Serait dans un grand embarras;
Car, aujourd'hui, devenu sage,
Toutes vous fixeriez ses pas.
Si, par une grâce nouvelle,
Vous lui laissez cet ornement,
L'Amour sera tendre et constant,
Ne choisit-il que la moins belle;

A JOSÉPHINE, LE JOUR DE SA FETE.

JOSÉPHINE, demain est le jour de ta fête :
On va, de mille fleurs, sans doute, orner ta tête ;
Sous d'emblêmes nouveaux captiver ton beau sein ;
En amour très-souvent l'on a plus d'un dessein !..
Prétend-t-on par ces riens à tes yeux être aimable?
Hélas! tous ces bouquets tombent avec le jour.
Il faut pour Joséphine un présent plus durable :
N'offrir que des œillets, c'est irriter l'Amour,
Et mon cœur à ses yeux sera plus estimable.

MONOLOGUE D'ANNIBAL.

C'EN est fait, Annibal, tes lauriers sont flétris !
Pour un semblable sort les avais-tu cueillis?
Dieux ! pourquoi me porter un si cruel outrage,
Que ne me frappiez-vous au printems de mon âge ?

J'ai honte de me voir, après tant de combats
Où mon glaive sanglant animait mes soldats,
Contraint de mendier, loin du Romain barbare,
Un réduit qui m'arrache aux coups qu'il me prépare.
Où fuir, où me cacher, où choisir ma prison?
Dans quel affreux désert ensevelir mon nom?
A Carthage! dans Tyr! dans ma chère patrie!
Malheureuse cité que ta gloire est ternie!
Déjà tu prétendais gouverner l'univers;
Au superbe Romain tu préparais des fers;
Tout pliait au seul nom de tes fiers Capitaines;
De vainqueurs qu'ils étaient on les charge de chaînes.
Qu'irais-je donc chercher dans ton sein déchiré?
Hélas! je suis vaincu, je suis déshonoré....!
Que vais-je devenir, quel parti dois-je prendre?
Tes murs sont renversés, tes maisons sont en cendre.
Peut-être Antiochus, ému de mes malheurs,
En m'ouvrant ses Etats, calmera mes douleurs.
Mais non, n'espérons point qu'il pardonne mon crime.
Il me semble le voir.... la vengeance l'anime!
Trop fatal souvenir! tandis que par mes mains
Ses Etats auraient pu maîtriser leurs voisins,
S'étendre, s'enrichir; mille fois son royaume,
Ses troupes, ses trésors, sont au pouvoir de Rome.
Ah! fuyons-le plutôt, évitons son courroux,
Fuyons; de mon honneur je suis encor jaloux:
Le brave Capuan, au récit de mes peines,
Finira mes malheurs, adoucira mes chaînes.

7...

Qu'ai-je dit? Quoi! Capoue enfermer dans son sein
Le plus vil des mortels, Annibal, dont la main
Laisse tomber un fer usé dans le carnage!
Fer, depuis si long-tems le soutien de Carthage!
Trop faible et faux espoir! déchu de ma grandeur,
J'espère, mais en vain, terminer mon malheur.
Voyons si les Romains... les Romains! ô mon père!
Son'-ce là mes sermens? Grands Dieux! qu'allais-je faire?
Meurs plutôt, Annibal, finis tes tristes jours,
Qu'un funeste poison en termine le cours,
Et qu'on dise à ta mort : il s'arracha la vie,
Pour ne pas la traîner au sein de l'infamie!

LES VIOLETTES.

IDYLLE PREMIÈRE.

Qu'êtes-vous devenues humbles violettes, que mes mains cultivaient avec tant de soins? Hélas! entraînées par le ruisseau que les pluies avaient grossi, vous avez disparu du sein de mon parterre, comme l'ombre que chasse les rayons naissans de l'astre du jour.... O ma mère! toi qui, courbée sous le poids des ans, n'a eu d'autre consolation, depuis la perte de ton époux, de mon père, que celle de recevoir des mains de ton fils un bouquet de ces fleurs odorantes, quelle sera ta douleur, lorsque je te ferai le récit de ce triste événement? Pour en juger, il me suffit de savoir que mon père te les avait con-

sacrées, et qu'il les avait recommandées à son fils.

Oh! combien elles t'étaient chères ces aimables fleurs! seule, isolée au milieu de ces riantes campagnes, tous tes désirs se bornaient à caresser ton fils et à respirer leur parfum. Trompée par mon empressement à te les offrir, combien de fois ne m'as-tu pas prodigué les noms et les baisers que tu donnais à mon père, lorsqu'il lui était permis encore de remplir un devoir qu'il s'était lui-même imposé.

Que je me rappelle avec plaisir ce moment délicieux où, incertaine si tu donnerais le premier baiser à ton fils, ou à la guirlande qu'il t'offrait, tu plaças en même tems le bouquet sur ton cœur et le baiser sur ma bouche.

Je vais réparer tes forfaits, ruisseau destructeur du plus bel ouvrage de mon père. Les branches de ce jeune chêne que tu as

aussi cruellement renversé, me serviront à opposer une digue à tes eaux vagabondes.

En effet, le jeune Lycas, après avoir enlevé avec soin le limon épais qui couvrait quelques pieds de violettes échapées au torrent; s'occupa avec activité à préserver les fleurs chéries de sa mère, d'une nouvelle inondation, et remplaça par d'autres plans ceux qui avaient cédé au ravage du ruisseau.

PALÉMON ET CHLOE.

IDYLLE II.

PALÉMON.

Vois, ma chère Chloé, comme cette jeune vigne se marie à cet ormeau; que j'aime à me reposer sous son ombrage, sur-

tout lorsque le zéphir folâtre parmi ses rameaux : Il semble que la nature se soit étudiée à rendre cet asile agréable aux bergers .. Chloé, c'est au pied de cet ormeau que le jeune Damon inonda mon sein de larmes de reconnaissance, lorsqu'un jour, voulant ramener ses chèvres au village, et ne trouvant point deux chevreaux qu'il avait depuis peu sevrés, j'en pris deux de mon troupeau dont je lui fis présent, et que j'avais moi-même élevés.

CHLOÉ.

C'est sous cet arbre où je connus pour la première fois l'Amour; je n'avais encore vu que quatorze printems, lorsque mon cœur te jura une éternelle fidélité : les peupliers qui bordent cet étang, et ce riant bocage, furent témoins de mon serment.

PALÉMON.

Aussi son ombrage me sera à jamais agréable : lorsque j'en goûte la fraîcheur, je

me sens saisi d'un doux ravissement; tout ce qui m'environne me séduit et m'enchante : que j'aime à voir les oiseaux se balancer sur ce buisson fleuri; que j'aime à voir ce petit ruisseau serpenter en murmurant à travers l'émail de cette prairie : les troupeaux en broutent avec plus de plaisir le trèfle et le serpolet.

CHLOÉ.

Vois comme ces deux tourterelles se béquettent en roucoulant sur ce jeune tilleul; mon cœur n'a jamais éprouvé une si vive émotion ; touche, mon cher Palémon, comme il palpite!

PALÉMON.

Imitons-les dans leurs transports; viens, adorable Chloé, dans mes bras languissans : laisse moi prendre un baiser sur tes lèvres de rose; rien n'est plus doux qu'un baiser, le baiser plaît aux amans.

CHLOÉ.

Le baiser m'est aussi agréable que le murmure des ruisseaux, et que la fraîcheur d'un bocage pendant les chaleurs du midi, surtout lorsqu'il interprête le langage du cœur; Palémon m'aime, qu'il m'est doux de sentir ses lèvres contre les miennes, pour prendre et me donner le baiser d'amour.

LES REMORDS.

IDYLLE III.

Asile du vrai bonheur, enfin je vous revois, lieux charmans qui fûtes le berceau de mon enfance! Il m'est donc permis de promener encore mes regards sur cette vaste et riante campagne! Arrachée, par un coupable séducteur, des bras d'un père dont j'étais l'unique appui, avec quel empressement ne vais-je pas essuyer les larmes amères que lui

fait répandre, depuis cinq années, le cruel souvenir de mes erreurs ! Oh ! combien mon retour lui causera de plaisir ! combien son ame sera satisfaite, lorsque, le pressant contre mon sein, il entendra de la bouche même de sa fille infortunée, la confession franche de ses égaremens, en même tems qu'il lira son repentir dans ses yeux abattus par les remords !

Mais, quel mouvement inconnu s'empare tout à coup de mes sens ? pourquoi mes pas deviennent-ils incertains, à mesure que j'approche du séjour de la vertu ?.... D'où vient qu'au milieu du plus beau jour, il me semble être environnée des ténèbres les plus épaisses ?.... Je ne reconnais plus les lieux qui m'ont vu naître ;.... en vain je cherche, à l'extrémité de cette prairie, la paisible demeure de mon père.... Mais, non, je ne me trompe pas ; elle était là : ce groupe de jeunes chênes lui prêtait son ombrage, et la défendait des vents impetueux qui sortent des cavernes du nord.... Mais, qu'aperçois-je

à sa place ?.... Ciel !.... une tombe !.... des cyprès !.... des guirlandes funèbres !.... Ah ! malheureuse Cécile ! tes fautes, en plongeant le poignard du déshonneur dans le cœur de ton père, l'ont jeté pour toujours dans ce triste monument !

Oui, n'en doute plus, Cécile, c'est là que repose la cendre inanimée de celui qui te donna le jour. Maîtrisé par les chagrins dévorans qu'entraînèrent sur ses pas, et la fuite inconsidérée de sa fille, et la mort récente de sa compagne chérie, la douleur l'aura précipité dans la nuit du tombeau. Les emblêmes qu'on a gravés sur ce marbre froid, la musette que je vois suspendue aux branches de ce jeune cyprès, et le silence imposant qui règne autour de la sépulture, tout m'annonce cette effrayante vérité.

Infortuné vieillard ! le ciel n'a donc pas voulu que tu fusses le témoin de mon repentir ! il n'a pas permis que ta fille ait elle-même recueilli ta cendre, après avoir reçu

ton dernier soupir ! Cette privation serait seule capable de me faire connaître la grandeur de ma faute, si mon cœur n'en avait déjà senti toute l'énormité.

Dieu de mes pères ! puisque je n'ai pu remplir ce devoir sacré, permets-moi de presser dans mes bras ce respectable monument ; je veux l'arroser de mes larmes, et mêler mes sanglots au souffle des zéphirs qui viennent caresser en foule le feuillage sous lequel mon père repose : c'est un tribut que je dois à ses manes.... Puis-je leur offrir un plus beau sacrifice, que celui qui est commandé par les remords !

LE TOMBEAU DE ZIRPHINE.

IDYLLE IV.

Symboles de la tristesse, croissez, noirs cyprès, autour de cette tombe que j'arrose

tous les jours de mes pleurs ! unissez vos rameaux pour-la mettre à l'abri des injures du tems : et toi, Philomèle infortunée, qui, dans tes plaintives chansons, nous instruis sans cesse des malheurs que te causa l'insolence de Térée, à jamais fixe-toi dans ces lieux ; et, sensible à la perte que je viens de faire, tu répéteras à l'écho prochain les sanglots et les tristes chants que m'arrachera jusqu'à mon dernier soupir la mort de la belle Zirphine.

Symboles de la tristesse, croissez, noirs cyprès, autour de cette tombe que j'arrose tous les jours de mes pleurs !

Déja l'Amour se plaisait à caresser de ses ailes ses appas naissans ; les bergers du hameau se disputaient à l'envi le bonheur de lui plaire. Le matin, dès que la mère de Memnon annonçait l'approche du Dieu du jour, et que la troupe légère des Songes, enfans du Sommeil, la laissait jouir encore d'un heureux délire, empressés de lui rendre

leurs hommages, ils attendaient en foule l'instant de son réveil, pour parer sa tête de guirlandes; et le soir, lorsqu'elle ramenait ses brebis des champs, ils l'accompagnaient au village, en répétant sur leurs musettes les airs qu'ils avaient composés pour elle....

Symboles de la tristesse, croissez, noirs cyprès, autour de cette tombe que j'arrose tous les jours de mes pleurs!

Depuis qu'elle n'est plus, ces campagnes sont presque désertes; les divertissemens champêtres sont suspendus; on ne voit plus les bergers se disputer, dans les prairies, le prix de la course; les chalumeaux ne rendent que des sons tristes et languissans: tout ce qui naguère n'inspirait que gaieté, plaisir, n'enfante aujourd'hui que tristesse et mélancolie.

Symboles de la tristesse, croissez, noirs cyprès, autour de cette tombe que j'arrose tous les jours de mes pleurs! unissez vos

rameaux pour la défendre des injures du tems ! C'est au milieu de vous que Zirphine repose.

Je t'aimais, adorable Zirphine ! et le premier jour que mon cœur s'embrasa d'amour pour toi, fut celui de la fête dernière du village, lorsque, couronnée et parée de fleurs, tu fus choisie par tes compagnes pour être la reine de la fête ; les bergers me firent partager ta nouvelle dignité, et j'occupai une place à tes côtés, sur le trône de gazon qu'on avait préparé. Oh ! combien je sus apprécier mon bonheur ! Un de tes regards me permit d'espérer, et avant la fin du jour nous nous étions déjà juré une fidélité éternelle. . . . . . Mais que sont devenues nos amours ? à quoi nous a servi tant de constance et de tendresse ? Toujours jaloux du bonheur des mortels, le sort vient de t'arracher de mes bras, au moment même où l'Hymen allait nous unir ! Tu n'es plus ; mais, malgré les caprices du sort qui t'a ravie du sein de ces campagnes désolées, tu vivras à jamais dans

mon cœur. Oui, chère Zirphine, l'urne dans laquelle j'ai recueilli ta cendre, et ces cyprès sur lesquels j'ai gravé nos malheureuses amours, sont garans du serment que j'en fais.

Ainsi parlait le sensible Coridon, en pressant contre son sein l'urne cinéraire, qu'il ne cessait d'arroser de ses pleurs : c'était l'offrande qu'il faisait chaque jour aux restes inanimés de sa chère Zirphine.

MYRTILE ET LYCIDAS.

IDYLLE V.

MYRTILE.

Asseyons-nous ici, derrière ce taillis encore tout humecté de rosée; je veux vous raconter les tristes aventures de Daphnis et

de Glycère, que je vous ai si souvent promises. Nos chèvres, pendant ce tems, dépouilleront de leurs feuilles tendres les arbrisseaux semés çà et là sur le roc escarpé.

LYCIDAS.

J'avais choisi exprès aujourd'hui les mêmes prairies que vous à mes troupeaux, pour vous engager à vous acquitter de votre promesse; et je ne saurais vous exprimer la joie que mon cœur ressent de ce que vous m'avez prévenu. Vous pouvez commencer les aventures de ces deux infortunés; je vous écouterai avec d'autant plus d'attention, que Daphnis était du hameau le berger que je chérissais le plus après vous.

MYRTILE.

Le récit en sera court; mais qu'il soit à jamais gravé dans votre cœur, et qu'il arrache des larmes à votre ame attendrie: l'amitié que Daphnis a toujours eue pour vous, mérite cette faible reconnaissance.

Pendant une belle soirée d'été, encore tout accablé de fatigue et de la chaleur du jour, le berger Daphnis, assis sur l'herbe tendre qui tapissait l'entrée de sa cabane couverte de chaume, tâchait de réparer ses forces épuisées. La fraîcheur d'un doux zéphir, la brillante clarté de la lune, le ciel le plus pur, et le silence profond de toute la nature; tout, en un mot, l'engageait à continuer sur sa musette un air qu'il avait composé pour sa bergère, quand tout-à-coup ses oreilles furent frappées des cris les plus perçans. Dans le trouble, il ne sait quel parti prendre : rentrera-t-il dans sa cabane, ou ira-t-il défendre l'infortuné qui semble implorer du secours? voilà ce qui occupe tour à tour son esprit. Indécis, il reste immobile : pourquoi m'exposer, se disait-il à lui-même? il y a tant de brigands! Rentrons. Daphnis rentrait, en effet, lorsqu'il entendit une voix défaillante qui l'appelait. Où es-tu, Daphnis? où es-tu? ta bergère se meurt! un monstre cruel lui arrache la vie!..... A ces mots, respirant à peine, le berger court,

vole où l'entraîne son amour ; mais, hélas ! il n'arrive que pour voir expirer celle qu'il adore.... C'est vainement qu'il tâche de rappeler Glycère à la vie ; elle n'est déjà plus qu'une masse sanglante et inanimée. Tendre Glycère ! s'écriait-il, en colant ses lèvres amoureuses sur ses pâles joues, amante que j'ai tant chérie, c'est donc pour la dernière fois que je te presse dans mes bras ! Quel est donc cet ennemi barbare et jaloux de notre bonheur, qui m'a privé pour jamais de ce que j'avais de plus cher au monde ? Que ne vient-il terminer mon destin malheureux ! il me serait mille fois plus doux de mourir dans tes bras, que de te survivre un instant.........
Comme il prononçait ces dernières paroles, un lion affamé sort d'une forêt voisine (le même, sans doute, qui venait de le priver de son amante), et l'arrache d'une vie dont il éprouvait déjà les rigueurs.

Myrtile ne parlait plus, que Lycidas l'écoutait encore ; le destin de ces deux amans lui avait tellement serré le cœur, qu'il ne

sortit de cette espèce d'assoupissement, que pour donner des larmes à leur malheureux sort. Le soleil allait être au milieu de sa course, lorsque ces bergers rassemblant leurs troupeaux au son plaintif de leurs musettes, les ramenèrent au hameau.

LES SUITES DE L'ORAGE.

IDYLLE VI.

Après un long et violent orage, deux jeunes villageois étaient venus se promener sous une allée d'églantiers, libres de toute inquiétude, et ne formant d'autres désirs que ceux que fait naître la tendre amitié dans un cœur honnête et sensible. Ils contemplaient avec vénération le retour du calme dans la nature. Que la campagne est intéressante après l'orage ! disait Milon à son

ami Lycidas; qu'elle offre de tableaux rians et variés! Ici l'oiseau rassuré, content d'avoir sauvé sa petite famille du danger qui naguère la menaçait, voltige autour de sa fragile demeure, et bénit dans ses chants mélodieux la main qui la lui a conservée; là c'est un ruisseau qui, fier de recevoir dans son sein les eaux qui descendent avec rapidité du sommet de la colline, va se précipiter avec orgueil dans le lac voisin.

Plus loin, c'est un troupeau de jeunes brebis, qui, encore tout étonné de la cause qui l'a forcé de chercher un abri, paraît incertain s'il l'abandonnera pour se répandre de nouveau dans la prairie, tandis que le hardi bélier, qui n'a pas cessé de grimper sur les rochers sourcilleux, secoue avec fierté son épaisse toison.

Le pénible laboureur........ Milon allait continuer de décrire les beautés dont il était frappé, lorsque des cris aigus se firent entendre. Les deux bergers prêtent une oreille

attentive..... et se hâtent ensuite de se rendre vers l'endroit d'où les plaintes paraissent venir, à peine furent-ils arrivés à l'extrémité de la prairie, que deux jeunes enfans qui gardaient, à la naissance du vallon, un troupeau de chèvres, les prièrent de venir à leur secours; le ruisseau grossi par l'orage, en entraînait deux récemment sevrées, l'espérance du petit troupeau de leur vieux père: mais il n'était plus tems de seconder ces jeunes bergers; tous les soins que se donnèrent Milon et Lycidas, furent infructueux. Les jeunes chèvres qui s'étaient froissées mille fois à travers les rochers et les troncs d'arbres qui bordaient çà et là le ruisseau, avaient été traînées sans vie dans le lac.

A cette nouvelle, ces enfans sensibles firent de nouveau retentir les échos d'alentour des cris les plus perçans, et inondèrent de larmes le sein de leurs consolateurs. Ce fut vainement que Milon essaya de les rappeler à un état plus tranquille. Oh! non,

disaient-ils, nous n'oserons pas revenir au hameau : que dirait notre père? Ah! nous ne pourrions jamais supporter l'accablement que lui causera cette nouvelle : oui, il en mourra. Si vous saviez, bons villageois, combien nous sommes pauvres depuis la mort de notre malheureuse mère ! ce troupeau et une chenevière, voilà tout notre bien. Par ses soins et son travail, elle nous procurait une existence que nous n'avons plus. Notre bon père, accablé sous le poids des infirmités, est l'unique objet de nos sollicitudes.

Milon était riche : le sort de la pauvre famille le toucha; il embrassa les deux petits infortunés, et leur parla ainsi : Consolez-vous, mes chers amis; j'ai aussi des troupeaux qui paissent non loin d'ici; qu'un de vous vienne avec moi, tandis que l'autre rassemblera ses chèvres éparses. Je veux réparer la perte que vous avez faite; mais, une autre fois, soyez plus prudens : si un second orage vous trouve encore dans ces prairies, épargnez-vous de nouveaux pleurs et de nou-

velles pertes, en conduisant vos chèvres derrière ce taillis; le ruisseau n'y porta jamais ses ravages.

Le plus jeune des deux frères suivit Milon, qui ordonna à ses bergers de choisir dans ses troupeaux de chèvres, deux de celles qui venaient d'être sevrées, et de les donner au jeune enfant, qui s'empressa de rejoindre son troupeau, en bénissant la main tutélaire qui avait réparé la perte qu'il avait faite.

PHILÉMON.

IDYLLE VII.

Assis sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un chêne touffu, le berger Philémon, que la tristesse et la douleur désolent, méditait des sons plaintifs sur son chalu-

meau rustique. Le chant des oiseaux, loin de soulager ses peines, ne faisait, au contraire, que les augmenter: son troupeau paissait à l'aventure; il ne lui choisissait plus, comme auparavant, les plus gras pâturages; il le laissait errer çà et là dans les prairies voisines, qu'arrosaient mille petits ruisseaux. Il n'était sans cesse occupé que du malheureux Tircis, dont la parque fatale venait de terminer les jours. Hélas! s'écriait-il d'une voix entrecoupée de sanglots, que la vie de l'homme est fragile! A peine Tircis avait-il vu seize fois renouveler les moissons, et Tircis n'est plus! Cruel destin! que tes décrets sont rigoureux!.... Infortuné berger! il ne nous sera donc plus permis, selon notre coutume, de nous entretenir sous ces ombrages frais, et de nous donner tour à tour des marques de l'amitié la plus sincère, pendant que nos moutons broutaient ensemble le citise fleuri et le serpolet nouveau?

Les échos d'alentour ne répéteront plus les doux accens de sa voix, qu'il mêlait aux

sons de ma musette ; le rossignol et le serin ne suspendront plus leurs ramages, ni le zéphir ne cessera plus de folâtrer parmi les feuilles de ces peupliers verts, pour écouter en silence l'histoire de ses amours : il n'est plus ! et toi, riant bosquet, agréable solitude, asile délicieux, tu ne seras plus désormais le témoin de nos confidences amoureuses ! Tircis, ce berger que j'aimais autant que le silence des bois et que le gazouillement des oiseaux, Tircis est mort!...

Quelle dut être ton affliction, aimable Aglaé, lorsque tu vis expirer dans tes bras cet amant si cher à ton cœur ! Ah ! les pleurs que tu répands encore, prouvent assez la douleur que tu ressentis ; tout ce qui t'environne semble porter l'empreinte de la tristesse ; tes brebis mêmes ne bondissent plus autour de toi, et cherchent d'un pas lent les lieux les plus arides des prairies.

L'étoile du soir brillait des feux les plus vifs, et l'ombre déjà descendait du haut des

montagnes, lorsque Philémon cessa de parler : il se leva, les yeux encore baignés de larmes que l'amitié lui faisait verser, et ramena ses moutons dans la bergerie, après avoir appelé mille fois le malheureux Tircis, comme si sa mort ne lui eût paru qu'un songe.

DISTICHUM

IN AMATRICEM.

Dicis sponte meas laudes optare corinam ?
Quid prodest, si semper nostrum ipsa recusat amorem.

MASSILIÆ

ÆDIFICATIO.

CARMEN.

SICELIDES Musæ, precor, inspirate canenti :
Si mea materiæ virtutem carmina complent,
Delphica præcinget victricia tempora laurus.

Vicerat immitis denso Cresum agmine Cyrus, (*)
Impavidus victor sceleratis subjicit armis
Mæoniam, latè miles devastat aristas,
Et sævis omnes complens terroribus Urbes,
Cura datur, faustos Phoceæ cingere muros.

Pulsantur magno balistis murmure muri.
Decidit arx subitò, subitò omnes arma requirunt,
Tristia terrificis fodiuntur corpora telis,
Scintillant gladii, sanguis fluit undique fusus,
Horrentesque citò præceps discumbit in undas.
Victores, victique simul cæduntque, caduntque,
Anceps pugna diù; sed jamjam Phocea turma
Persarum Regis profligat grandia ferro
Agmina, dum Princeps fugiens, penetralia quærit.

Tunc victor reputat. Victum, prosternere noctu,
Cædere custodes donec sopor irrigat artûs
Fessos, et rapidis hostes involvere flammis.
Nox erat alta, simul cùm phocea limina linquens
Intrepidus Miles, ferro devastat et igne
Omnia; sed trepidans crudeli cæde suorum (**)

(*) Cyrus, roi de Perse, ayant vaincu Crésus, roi de Syrie, porta ses armes devant Phocée, ville d'Ionie, dont les habitans, forcés de prendre la fuite, fondèrent Marseille.

(**) Quoique ce fût le premier siége que soutenait

Cyrus, diffusas Legiones undique cogit,
Atque subit præceps rapido certamina gressu.
Haud secùs ac pleno lupus insidiatus ovili,
Agnos occidit teneros Pastore remoto;
Sic Cyrus demens tunc tristia castra vagatur,
Et Prsas animis audax audacibus implet,
Phoceus absistit: demùmque reposcere portas
Cogitur, et sævo pabulis à Principe clausis,
Esuries vacuam subvertit Civibus Urbem.

HEU mihi! quis clamor perturbat protinus aures!
Quis timor horrendus pallentes occupat artus!
Quis dolor attonitâ subitò dominatur in Urbe!
Nil nisi lugentes sponsas nunc undique cerno,
Quæ tendunt mæstè junctas ad sidera palmas,
Mollia quæ macerant infirmis pectora pugnis.
Passibus invalidis languentia corpora passim
Serpunt: infelix comedit turpissima civis (*).
Bruta, cibum tollit morienti sponsa marito,
Et frustrà gremio nixus puer ubera sujit.

DIRA fames urbem jam devastasset ab imis,

Phocée, elle fit cependant des sorties très-heureuses.

(*) L'histoire rapporte que la famine y fut si grande, qu'on faisait du pain avec des os de morts.

Ni dux insignis Cyri vitare superbi
Vincula suasisset : Callem recludite ferro,
Dixit, et incertum conscendite navibus æquor.
Hic aït, et subitò resonat clamoribus æther,
Precipiti gressu Miles natalia linquit,
Atque movens hostem gladio conscendit in altum.
Jamque aderat littus, crebris nitet ignibus æther :
Assurgunt undæ, cœlumque æquare videntur :
Horrendum nautis intentant omnia fatum,
Nautaque jam renuit validis incumbere remis.

ATTAMEN hisce dedit præceps lucina juvamen,
Sic miles gaudens Ephesi, jam tendit ad oras
Hic erat extructum pario de marmore Templum,
Insignis pecudes jugulat tunc ritè Sacerdos,
Atque palam dudùm fumantia consulit exta.
Denique sacrorum Præses sic talia fatur :
« O! tu plebs gestis totum celebranda per Orbem,
» Ridens victoris sævissima vincla superbi
» Phoceus, in Gallos jam mœnia celsa locabis,
» Haud secus ac ulmus latè quæ brachia pandit;
» Sic tua perfundent clari mandata Nepotes,
» Florebunt demùm toto Commercia Mundo.
His dictis; lætus Princeps ad littora tendit
Navibus, et conscensis mandat solvere portu.

AT vi ventorum Cypri depulsus ad oras,
Cogitur infelix denuò subsistere Miles.

Mox verò sidunt venti, portumque relinquit,
Sistit et in ripâ rapidis ubi defluit undis
In pontum Rhodanus; tunc lætus ad æthera voces
Extollit Miles, celebrat nova gaudia plausu,
Et mandat Phæbe teneras mactare bidentes.
Deinceps armipotens densum Dux convocat Agmen.
« En sedes, inquit, patriæ nunc ecce Penates,
» Usus majorum sacratos usque sequamur.
» Nullus adhuc oculis præbet sese obvia nostris,
» Protinùs hanc igitur terram lustremus Amici;
» Exsuperat cunctos fortis patientia casus. »

INCEDUNT: gravidis onerantur messibus agri,
Ardua jucundis decoratur fructibus arbor,
Floribus innumeris depingitur undique Tellus,
Ac etiam saliunt per florea prata juvenci:
Hic silva arboribus semper frondebat opacis,
Hic semper teneros Philomela canebat amores.
In medio saltus, dulci cum murmure labens
Ibat, et attritus versabat rivus arenas.

PHOCEUS ingentis dùm lustrat singula luci,
Longis invalidus senior confectus ab annis,
Et clamore virûm motus sonituque tubarum,
In silvam passu confestim vadit inerti.
Illum mox Græci cernunt jamjamque salutant;
Ac orant precibus, pertendere regis ad aulam.

Gallorum Princeps hos leni fronte recepit,
Concessit terras ubi Protis (*) condidit arcem,
Quæ populos omnes jam sub ditione teneret.

MASSILIÆ gemino sic surgunt mœnia plausu.

(*) Chef des Phocéens, qui fonda Marseille.

FIN.

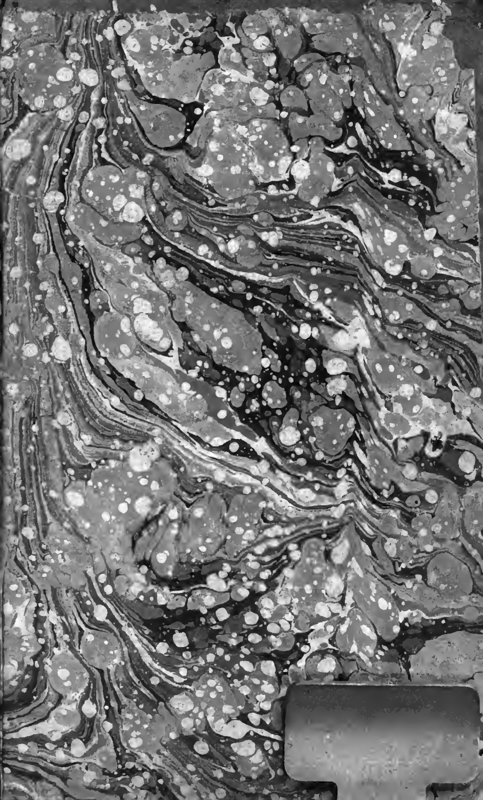
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS LE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie des Sciences et Arts, rue Ventadour, N.° 474.






BIBLIOTE